

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTIÈME ANNÉE

N° 1. — JANVIER 1897

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 1.

Dans le sanctuaire. — D ^r Max.....	4
Histoire de ma médiumnité. — Camille Flammarion.....	21
Les radiations solaires et les couleurs. — Les secrets d'Yldiz. — P.-G. Leymarie.....	34
La boussole de l'avenir : Le Circolo Livornese. — Le centre de l'Union spirite au Brésil. — L'union Kardechiana.....	39
Victor Hugo et le spiritisme, nouvelle pièce de V. Sardou. — T. Beaugeard....	42
Spiritisme.....	47
Apparitions de fantômes. — J. de Kronhelm.....	49
Nécrologie : Général Jung. Capitaine d'artillerie Frey. — P.-G. Leymarie....	52
L'omnéthéisme. — Un penseur.....	53
Voyage en Astral ..	56
La psychologie devant la science et les savants.....	57
Enterrés vivants. — J. de Kronhelm.....	57
Les voix du tombeau. — J. Larroche.....	60
Questionnaire théosophique élémentaire.....	61
Compte-rendus à faire : L'Eve nouvelle. — Un cas de dématérialisation partielle. Der magnetismus als heilkraft. — Die Magie des XIX Jahrhunderts. — Metastasis. La mort de l'au-delà. — Le diagnostic de la suggestibilité. — Pensées sur les religions de l'avenir.....	62
Bulletin des sommaires	63

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à l'administrateur de la Société, P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Tous les jeudis, de 1 heure à 6 heures, M. Leymarie recevra les visiteurs.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'étranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de M. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les Souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 38 premières années, 1858 à 1895, prises séparément, 5 fr. le volume, port payé. La collection complète, 38 volumes, 150 francs port payé. — 39^e année, 1896, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide*, prix : 3 fr. 50 par volume. Pour les abonnés à la *Revue*, prix spécial pour la collection.

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

A NOS CORRESPONDANTS sur la terre et dans l'au-delà,
A TOUS NOS LECTEURS,

Nos souhaits fraternels pour 1897.

La Rédaction de la Revue Spirite.

Changement d'Adresse

La Société de Librairie spirite, fondée par Allan Kardec, voulant donner plus d'extension à la vente de ses ouvrages afin de répandre de plus en plus nos croyances en France et à l'étranger, ouvre de nouveaux magasins, rue Saint-Jacques n° 42 près du collège de France et de la Sorbonne. M. Leymarie, administrateur de la Société garde son domicile particulier, 12, rue du Sommerard.

Toutes les correspondances, les commandes de librairie, les abonnements à la **Revue Spirite** qui va commencer sa 40^e année, devront être adressées, 42, rue Saint-Jacques.

Notre librairie, comme par le passé, se charge de fournir tous les volumes traitant de spiritisme, sciences psychiques, spiritualisme, magnétisme, occultisme, théosophie, etc., et aussi tous les ouvrages anciens et nouveaux parus en librairie.

COURS DE DICTION : Comédies de salon, scènes et monologues. Parfaite respiration et tenue.

Cours spécial pour les étrangers. Correction de l'accent et enseignement d'une diction distinguée par l'étude agréable de belles poésies et des meilleures monologues.

Leçons particulières de chant et de déclamation. Madame HAMMER, 77, rue Blanche, Paris.

ANIMISME ET SPIRITISME

Volume in-8° illustré, de 700 pages sur papier de luxe,

Par **Alexandre AKSAKOF**

Conseiller d'Etat de Sa Majesté l'Empereur de Russie.

Traduction de **B. SANDOW** (Prix : 10 francs.)

VIENT DE PARAÎTRE :

DANS LES TEMPLES DE L'HIMALAYA

Par **A. VAN DER NAILLEN**,

Traduit par le Docteur **DANIEL**, licencié ès sciences physiques ; vol. in-12 carré de 350 pages, avec gravures. Prix..... 3 fr. 50

2^e volume : **Dans le Sanctuaire**, illustré ; portrait de l'auteur **A. VAN DER NAILLEN**, Prix..... 3 fr. 50

Nouvelles ésotériques, par **M. A. B.** (M^{me} Ernest Bosc), avec préface et notes de **J. Marcus de Vèze**. — Prix..... 3 fr.

Le MÉDIUM D. D. HOME, sa vie et son caractère d'après des documents authentiques par **Louis GARDY** de la Société des études psychiques de Genève, prix 1 franc.

Introduction au **SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL MODERNE**, par **M.-T. Falcomer**, licencié des Facultés consulaire et magistrale de l'Ecole supérieure royale de Venise, professeur de droit à l'Institut technique royal d'Alexandrie (Italie). Traduit par **G.-Ch. DESCORMIERS**. Prix..... 1 fr. 50

ORIGINE DE L'HOMME, par **G. PALAZZI**,..... 1 fr.

AUTOCOPISTE

A Imprimez vous-même écriture, dessins, musique, Photographie. Indispensable aux commerçants, Officiers ministériels, etc. Spécimen franco. J. DUBOULOZ, 9, Boulevard Poissonnière, Paris. GRAND PRIX. Lyon 1894. Bordeaux; Paris, Amsterdam 1895. Membre du Jury.

Tirages d'Art Photographiques à Façon.

AVIS A NOS ABONNÉS

L'ABONNEMENT A LA « REVUE » POUR 1897

I. — Messieurs les Abonnés de l'étranger sont priés de **RENOUVELER, LE PLUS TÔT POSSIBLE**, leur abonnement, pour n'éprouver *aucun retard* dans l'envoi de la *Revue*, le numéro du 1^{er} décembre étant **LE DERNIER** que nous leur expédions avant de recevoir leur avis concernant le renouvellement.

N. B. — Le montant de l'abonnement peut nous être envoyé directement en traite sur Paris, mandat de poste international, ou par l'intermédiaire des librairies.

II. — Les **ABONNEMENTS FRANÇAIS** (Paris, départements, Algérie, Tunisie) seront considérés, conformément aux habitudes, comme *renouvelés d'office* pour tous ceux, parmi nos abonnés, qui ne nous feront pas parvenir un ordre contraire avant le 25 décembre 1896.

Nous ferions toucher le montant par la poste, si le prix d'abonnement ne nous était pas parvenu avant le 15 janvier 1897.

Traitement sans médicaments, ni opérations de la plupart des maladies, réduction des accidents de toute nature, par M. J. OUISTE, masseur, rue Sarrazin, au MANS (Sarthe).

LES MESSIES ESSÉNIENS du 1^{er} et du XV^e siècle, publiés par René GIRARD et Marius GARREDI. Révélation précieuse sur la mort de Jésus, et sur les Missions de Jeanne d'Arc continuées par ses disciples jusqu'à nos jours. **LES MESSIES ESSÉNIENS** sont l'évangile des peuples et du spiritisme dûment documentés par les faits historiques les plus curieux (1 vol. in-18 de plus de 400 pages, 3 fr. 50).

L'Etoile de Kervenn. Révélation en trois actes, suivies d'un épilogue au XX^e siècle !... Récit des plus dramatiques qui donne la solution du problème de la vie !! Par René GIRARD. 1 fr.

M. G. WILDE, l'astrologue anglais, a l'intention de visiter le continent et d'y résider pendant plusieurs mois. Il a l'honneur de mettre ses connaissances à la disposition des lecteurs de la *Revue*. Les personnes qui désirent savoir ce que les étoiles peuvent leur dire sont priées de s'adresser à M. WILDE, hôtel des Vosges, Saverne (Alsace).

<i>Horoscope et délinéations</i>	8 fr. en anglais.
»	10 fr. en français.
<i>Les événements de la vie</i>	4 fr. pour chaque année.

Extraits DE LA PRESSE :

De Boderland : « Il serait difficile de ne pas reconnaître l'exactitude du *Test horoscope* de M. Pearson que nous publions dans ce numéro et qui nous vient de la plume de M. Wilde. En le lisant on ne peut nier qu'il soit possible à un astrologue de faire usage de la science pour obtenir des résultats si extraordinairement justes, non seulement pour le caractère, mais aussi pour les événements de la vie. »

M. Pearson dit lui-même, dans son journal *Pearson's Weekly* :

« Il est absolument certain que M. Wilde n'avait pas la moindre idée de la personne pour laquelle il a calculé le *Test Horoscope*..... Dans cet horoscope tant de choses sont si vraies et si justes que j'ai pensé que ce document serait intéressant pour tous nos lecteurs. »

EN DÉPOT A NOTRE LIBRAIRIE

OUVRAGES D'ARTHUR D'ANGLEMONT

Le Fractionnement de l'Infini, 6 fr. — Les Harmonies Universelles, 6 fr. — L'Âme Humaine, 7 fr. — Le Corps humain, les règnes et sous règnes, 7 fr. — Anthroïdes, 7 fr. — L'Être astral Social, 10 fr. — Dieu et les règnes Deïtaires, 6 fr. — L'Hypnotisme, le Magnétisme, la Médiurnité, 1 fr. — Anatomie de l'Esprit humain, 3 fr. — La Société Harmonieuse, 3 fr. — Abrégé de la Société Harmonieuse, 1 fr. 50. — En seconde Humanité, 1 fr. 50. — Dieu et l'Être Universel, 3 fr. 50. — Enseignement populaire de l'existence universelle, 1 fr. 50. — Dieu évident pour tous, 1 fr. — La Question sociale entièrement résolue, 0 fr. 20.

Appel aux Poètes

Le cinquante-troisième Concours poétique ouvert en France, le 15 décembre 1896 sera clos le 1^{er} avril 1897. — Vingt médailles seront décernées.

Demander le programme, qui est envoyé *franco*, à M. Evariste CARRANCE, Officier de l'Instruction publique, à Agen (Lot-et-Garonne). — Affranchir.



40^e ANNÉE.

N^o 1.

1^{er} JANVIER 1897.

DANS LE SANCTUAIRE (1)

I

« Nulle époque », dit le traducteur de ce beau livre, dans sa préface, « n'a
 « suscité plus de réflexions que la nôtre en présence des tendances opposées
 « qui se heurtent en morale comme en religion, dans la science comme
 « dans la philosophie: c'est la guerre entre des systèmes qui s'efforcent en
 « vain de nous donner une connaissance de l'Univers capable de satisfaire
 « toutes nos aspirations et de les harmoniser dans une seule et même
 « Vérité, malgré les aspects multiples et idéaux, bien que réels, que pré-
 « sentent ses différentes faces ».

Il est vrai, en effet, qu'aucun idéal ne s'est trouvé être adéquat aux ten-
 dances modernes, car chacun pris en soi est incomplet, parce que d'autres le
 limitent et qu'il ne peut remonter, par le véritable chemin, à ce qui est la
 Vérité même, Dieu ou Parabrahm. Et cependant, à prendre en bloc la
 société moderne, quelles sont les idées, quels sont les systèmes qu'elle
 nous offre ? Des systèmes plus ou moins complets, comme le panthéisme, le
 matérialisme, le monisme, enrichi récemment aux dépens du précédent, et
 qui figure dignement à côté du spiritualisme ; puis des religions plus ou

(1) *Dans les temples de l'Himalaya. Deuxième volume : Dans le sanctuaire.*

moins détournées des traditions primitives, de la source commune où elles allèrent puiser à leur origine leurs croyances avant de les ériger en cultes écartés plus ou moins de la vérité, avant de réglementer la foi, en étouffant dès le début le culte intérieur, le seul vrai. Ces religions, grâce à l'action dissolvante de leur représentants, sont devenues le pendant des tendances sociales anarchiques si dangereuses et si instables.

Au milieu de toutes ces vibrations discordantes, des penseurs ont attribué la perversité morale actuelle à l'impuissance des religions plutôt qu'au manque de religiosité. L'erreur s'est glissée au sein des églises qui, après avoir été quelque temps un instrument de progrès, se sont laissé envahir par des éléments de discorde, sont tombées en pleine décadence, exerçant une action délétère sur l'humanité. La science n'a pu remplacer la religion malgré tous ses efforts de systématisation universelle des phénomènes ; elle ne fait chaque jour que l'affirmer davantage en éliminant malgré elle tout ce qui serait de nature à l'amoindrir. La découverte de l'existence des vibrations lui a fait faire un grand progrès, mais l'a rapprochée de la religion malgré elle. C'est en s'appuyant sur des *révélations scientifiques* qui intéressent les destinées humaines, en s'inspirant des découvertes modernes en physique et en chimie que M. Van der Naillen établit les bases d'une religion universelle propre à nous communiquer une foi raisonnée.

II

Le livre de M. Van der Naillen débute par l'entrée en scène d'Angelo, l'ex-évêque de Simla, qui s'était fait initier à la doctrine ésotérique hindoue, comme on a pu le voir dans l'ouvrage intitulé « Dans les temples de l'Himalaya ». Il entre maintenant dans le « Sanctuaire », où il reçoit l'initiation préliminaire à sa consécration comme chef de la branche européenne de l'Ordre. C'est à ce propos que le mage Gaspard, auquel il allait succéder, lui expose la magnifique théorie des cellules cérébrales, synthèse concrète de ce qui se passe dans le cerveau humain lorsque l'être s'imprègne d'idées religieuses ou se complait dans les idées matérialistes. Il est évident que les idées matérielles, intellectuelles ou spirituelles, pourvu qu'elles soient régies par des lois physiques, doivent retentir sur les cellules de l'organisme, puisque ce sont elles en définitive qui fournissent à celui-ci sa force, et indirectement sur les cellules cérébrales. Quant à la cellule en général, voici en peu de mots ce qu'en dit M. Van der Naillen. On sait que la cellule se compose du protoplasma au milieu duquel se trouve un noyau avec son nucléole et, en dehors du noyau ses centrosomes. M. Van der Naillen montre que le protoplasma présente des tendances purement animales surtout accentuées dans les premières manifestations conscientes de

l'enfant ; le noyau est le siège de l'intelligence, le nucléole celui de la compréhension philosophique ; en particulier les corpuscules intra-nucléolaires sont la demeure de l'idéalisme religieux transcendant. Entre ces corpuscules existe un point lumineux infinitésimal et cette région est appelée spirito-plasma parce que c'est elle qui sous l'influence de l'aspiration vive vers l'Infini, entrera en activité pour se nourrir de l'aura concrétée de Parabrahm. Ce point brillant peut d'ailleurs augmenter selon les conditions spéciales de spiritualisation individuelle, comme le lecteur le verra dans le passage suivant du livre :

« Il est nécessaire ici de vous exposer la théorie des cellules cérébrales, de ce nombre infini de mondes microscopiques qui forment le cerveau de l'homme, et qui sont les agents secrets de son activité prodigieuse.

« Des cellules variées entrent dans la composition des différentes parties de l'organisme ; elles ont leurs pôles et leur diamagnétisme, leurs attractions et leurs répulsions, leur naissance, croissance, évolution, multiplication et souvent leur mort. Comme dans le cas présent nous nous occupons spécialement des cellules cérébrales, qui ont pour tâche de régler les fonctions les plus élevées de la vie, nous nous renfermerons dans l'explication des fonctions et de l'activité de cette catégorie de cellules.

« Pour se faire une idée exacte de la cellule en général, on peut la comparer à un œuf. La cellule a une enveloppe ou membrane externe renfermant de la matière protoplasmique ou plutôt cytoplasmique, qui forme la masse même de la cellule ; le protoplasma à son tour contient un noyau ou nucléus constitué par une matière plus affinée. Nous comparerons la membrane externe à la coquille de l'œuf, le cytoplasma au blanc et le noyau au jaune. Dans ce nucléus ou jaune, se trouve un nucléole qui contient lui-même des granulations ou corpuscules intranucléolaires.

« Chez l'homme dont les tendances sont exclusivement matérielles, les cellules cérébrales ne renferment rien de plus ; elles ne sont pas fécondées spirituellement. Chez les hommes dont l'âme a pris conscience d'elle-même, l'œil du voyant découvre au milieu des corpuscules intranucléolaires un point d'un blanc intense, dont l'éclat augmente avec le développement spirituel de la cellule. Ce point lumineux indique que la cellule est spirituellement fécondée, car elle a reçu dans son intérieur, comme récompense d'une vie pure et bien réglée, une étincelle de l'esprit du Père Infini, une parcelle concrétée de l'aura spirituelle de Dieu, condition première de l'immortalité consciente, premier pas fait vers l'union de l'homme avec son Créateur.

« Mais chez l'individu qui n'est attaché qu'aux choses matérielles, dont l'âme n'est pas encore devenue consciente d'elle-même, les cellules cérébrales ne renferment pas de point lumineux, pas d'éclat intranucléolaire, bien qu'elles se trouvent baignées comme tout autre être dans l'esprit de Dieu, dans l'aura divine, n'attendant que la première aspiration de l'âme à son réveil pour se condenser en une étincelle lumineuse, pour féconder les cellules cérébrales et créer le fondement moralement éclairé de son immortalité. Les cellules cérébrales sont la véritable incarnation de la nature morale intellectuelle et spirituelle de l'homme, et signalent sans erreur possible son état d'avancement, soit vers l'animalité, soit vers la spiritualité.

« Prenons une cellule déjà en possession de l'atome lumineux et, par suite, appartenant à un homme dont la conscience spirituelle s'est réveillée. Si cet homme comprend

les sollicitations de son âme, se détermine sérieusement à mener une vie en harmonie avec les lois de l'esprit, entre résolument dans la voie qui mène à Dieu, conforme ses actions à son idéal, ne laisse accès qu'à des pensées pures et aspire réellement à ne plus faire qu'un avec le Créateur, il placera l'atome spirituel de ses cellules cérébrales dans des conditions de milieu favorables à son développement. Sous cette influence vivifiante l'atome vivant s'amplifie rapidement, augmente d'éclat et devient plus vigoureux à mesure qu'il transforme et absorbe les corpuscules intranucléolaires, le nucléole et finalement le noyau qui lui servent d'aliment, exactement comme le jaune d'œuf fournit sa subsistance au principe de vie. Lorsqu'il a emprunté au nucléus toute la matière qu'il pouvait s'assimiler, l'atome spirituel va se trouver directement en contact avec l'élément cytoplasmique de la cellule. Après y avoir puisé un peu de matériaux qu'il pouvait utiliser et affiner, maître enfin de la cellule, il rompt la membrane qui l'enveloppe et, en émergeant, constitue une entité vivante nouvelle et supérieure, pendant que l'ancienne cellule se fragmente ou, comme disent les hommes de science, se trouve détruite par la dégénérescence granuleuse.

« L'atome spirituel, mis en liberté et brillant alors d'un grand éclat, est comparable en quelque sorte au noyau brillant de la tête d'une comète, dont la queue renfermerait la matière la plus affinée émanant tant du nucléus que du cytoplasma de la vieille cellule. Tout ce qui n'est pas absorbé et assimilé est rejeté, et les granulations qui restent sont peu à peu éliminées du cerveau, puis de l'organisme. Cet organisme cométaire se condensera graduellement en une cellule complète ; mais cette nouvelle cellule entrera dans la période d'activité avec un germe spirituel plus développé, fonctionnera dans un plan d'une spiritualité supérieure, possédera une aura plus brillante, avec des radiations plus étendues, et sera par conséquent dotée de pouvoirs plus considérables. Si cette nouvelle cellule se trouve placée dans un ambiant de plus en plus spiritualisé, son évolution suivra les mêmes phases que précédemment, le germe spirituel gagnera en ampleur, rompra finalement la membrane d'enveloppe et en sortira, une fois de plus, en formant une entité supérieure. Celle-ci s'en trouvera d'autant rapprochée du Créateur ; la vieille cellule tombera en dégénérescence granuleuse, et l'atome spirituel, mis en liberté, se construira une nouvelle cellule, une demeure en rapport avec la perfection nouvelle acquise. Et ces transformations se succéderont jusqu'à ce que l'être atteigne le domaine de l'Eternel où il se reposera dans une gloire et une félicité ineffables.

« Ces cellules, comme je l'ai déjà dit, sont de petits mondes microscopiques doués de polarité et par conséquent d'attractions et de répulsions bien définies. Elles possèdent une aura, dont les diverses radiations sont investies des qualités de la cellule et par suite exercent une certaine influence soit pour le bien, soit pour le mal. L'ensemble des radiations de ces cellules cérébrales forme l'aura ou le halo qui entoure la tête de l'homme.

« Comme deuxième exemple de l'activité des cellules cérébrales, prenez-en une dans le cerveau d'un homme intellectuel, d'un savant par exemple, chez lequel l'atome divin peut exister ou ne pas exister.

« Supposons que ce savant ne se serve de sa puissance intellectuelle que pour la recherche des vérités purement scientifiques, enregistre simplement les faits nouveaux qu'il découvre et se contente de l'approbation de ses semblables sans jamais élever son regard vers le Créateur de toutes choses. Quelle sera l'apparence de la cellule cérébrale chez cet homme ?

Si l'atome spirituel existe tout au moins dans cette cellule et n'a pas été entièrement

expulsé par les tendances matérialistes croissantes, il restera dans le *statu quo*, car les conditions ambiantes ne sont pas favorables à son développement et à son évolution. Le nucléus de la cellule — qui est le siège même de l'intelligence — s'amplifiera, se développera, empiétera sur le cytoplasma et convertira à son propre usage une partie plus ou moins grande de sa matière plus grossière, en raison du degré qu'a atteint chez cet homme le penchant matérialiste. La cellule tombera également en dégénérescence granuleuse, pour être remplacée ensuite par une autre d'un ordre intellectuel supérieur. Ce processus d'intellectualisation continuera aussi longtemps que les principaux efforts de cet homme se concentreront sur les études intellectuelles entreprises dans un but matérialiste. Mais le germe spirituel de la cellule restera assoupi.

« La cellule cérébrale de l'homme à tendances purement animales, quoique douée d'intelligence à un certain degré, trouve les principes de son activité dans la masse protoplasmique. Comme son ambition intellectuelle est minime, le nucléus ne trouve plus de conditions favorables à son développement ; il demeure donc inerte, à moins qu'il ne se dégrade irrémédiablement par son absorption graduelle dans le cytoplasma ; car les exigences de la bête humaine, livrée à ses passions, sont éminemment absorbantes et inexorables. Les cellules cérébrales de cet homme dégradé subissent, comme dans les cas précédents, des dégénérescences granuleuses successives, mais leur évolution est rétrograde ; elles croissent en animalité. Remarquons bien ceci, lorsque cette animalité dépasse certaines limites, les cellules devenues granuleuses périssent et ne reviennent plus à la vie. Cet homme n'a pas la conscience de son immortalité, apanage de ceux-là seulement dans les cellules cérébrales desquels l'étincelle divine, l'Esprit de l'Eternel est entré. Bien que chaque cellule, même chez l'homme bestial, soit enveloppée de l'aura divine, cette aura, n'ayant pas réussi à se faire reconnaître, retournera au réservoir spirituel de l'univers pour y attendre une nouvelle réincarnation. Combien de fois, d'ailleurs, cet homme ne se réincarnera-t-il pas lui-même avant que ses cellules cérébrales n'arrivent à être fécondées spirituellement ! L'immortalité sentie ne saurait être un don gratuit ; elle doit être méritée comme une récompense, car tel est le « fiat » de l'Eternel ».

III

A son tour Angelo, devenu le mage Gaspard, dévoile, d'après les papyrus égyptiens confiés par le mage Balthasar à l'un des premiers papes, le système cosmogonique le plus grandiose que l'imagination humaine puisse concevoir ; il s'adresse au néophyte Marius qui doit devenir le chef de la branche américaine de l'Ordre.

« Plusieurs d'entre nos plus éminents savants admettent aujourd'hui que les mouvements de rotation et de translation de la terre dans l'espace sont liés à des lignes de force magnétiques dont les vibrations n'ont encore pu être mesurées et dont ils placent l'origine dans le soleil.

« La découverte de l'existence de ces lignes de force dans l'Univers est le pas le plus important qu'ait fait l'humanité dans la voie du progrès et de l'évolution.

« De même que la terre, les autres planètes se meuvent suivant ces lignes de force qui émanent du soleil, et qui sont la condition même de leur existence. Ajoutons que tous les corps célestes ou terrestres, en un mot que tout l'Univers, manifesté ou non manifesté, obéit à l'action de lignes de force émanant d'une source beaucoup plus élevée, du

Soleil Spirituel, demeure de l'Esprit Pur, de la source première occulte de toute force et de tout être.

« La loi et l'origine de ces lignes de force primordiales et de leurs innombrables dérivés ont constitué pendant des siècles et des siècles le plus secret des mystères sacrés de notre ordre, et cela à juste titre, car elles constituent le grand arcane de la véritable existence de Dieu, de Parabrahm.

« Ce n'est que par une claire compréhension de ces lignes de force, de leur origine et de leurs fonctions, que peut être élucidé le mystère de l'involution et de l'évolution de l'Univers, et par suite le problème si complexe et si discuté de la destinée humaine...

« Oui, il existe des lignes de force qui lient le soleil à ses satellites, et c'est à une interférence des vibrations qui suivent ces lignes de force, interférence qui se traduit par un ralentissement de ces vibrations, que sont dues les manifestations de la vie qui se succèdent sur ces satellites. Ajoutons cependant que ces lignes de force sont d'ordre secondaire ; elles sont de nature magnétique, et leurs fonctions, purement interplanétaires, ne s'exercent que dans les différents systèmes solaires.

« Les lignes de force primitives, celles qui donnent naissance aux innombrables lignes secondaires, ont, selon la science occulte, leur origine dans l'espace, mais en un point si éloigné, si extraordinairement distant de l'Univers visible de soleils et d'étoiles, que l'esprit humain ne peut s'en faire une idée exacte.

Ces lignes de force viennent du sein de Dieu considéré comme centre ou pôle positif de l'Univers et sont douées de tous les attributs, de toutes les possibilités et de toutes les puissances du pur Esprit qu'on peut considérer comme le Soleil de tous les soleils et le Centre de toute force. Leur vitesse de vibration est incompréhensible ; cette vitesse se ralentit par des interférences avec les courants venant du pôle négatif, et suivant que les lignes de force sont matérielles, intellectuelles ou spirituelles, on a des créations correspondantes. Les lignes de force matérielles, le Rayon matériel, subissent une première interférence qui engendre des lignes de force magnétiques. S'appuyant sur la théorie électro-dynamique des dynamos, M. Van der Naillen nous les montre engendrant à leur tour des courants électriques de vitesse vibratoire encore moindre. Comme pour les autres lignes de force, pour les Rayons intellectuel et spirituel, on a pour le Rayon matériel des sous-Rayons, des radiations et des sous-radiations. Les interférences du rayon de la matière produiront alors, en passant par l'état d'essence imperceptible, puis l'état radiant, des nébuleuses, des comètes, des soleils, des planètes, etc., de même qu'il y aura passage de l'état gazeux à l'état liquide, puis solide. C'est là à proprement parler ce qu'on appelle l'involution, c'est-à-dire la divinité manifestée dans la matière.

A l'occasion du Rayon matériel, M. Van der Naillen nous montre la chaleur comme concomitante, à son absolue potentialité vibratoire, de la vie suprême et unique de Parabrahm. Ajoutons que la lumière est également un des attributs de la sublime unité de Parabrahm. Quant au Rayon intellectuel, lorsqu'il entre en activité, il détermine l'intelligence comme sous-

rayon ; cette intelligence donne elle-même naissance, grâce à la production d'ondes mentales qui interfèrent avec les lignes de force intellectuelles, chez l'homme le raisonnement, chez les animaux l'instinct. Le rayon intellectuel vibrant plus rapidement que la matière la traverse sans la modifier.

« Mais arrivons au Rayon spirituel ; c'est un devoir, — un devoir solennel, — pour nous d'expliquer le mode d'action de ce rayon, rayon sublime qui émane, pour y retourner directement, du centre du Soleil Spirituel, du sein même du Père Infini, de Parabrahm, du siège du Pur Esprit.

« A l'homme seul appartient le privilège inestimable d'atteindre ce rayon divin, de s'assimiler, de s'approprier, de faire siens les trésors spirituels infinis qu'il renferme. Vivre dans les radiations spirituelles, devenir de plus en plus conscient de leur présence, persévérer dans nos efforts pour atteindre des radiations de plus en plus élevées en harmonisant avec elles nos aspirations dans la recherche de notre idéal le plus sublime, travailler incessamment à y conformer nos actes ; telle est la haute destinée de l'homme ici-bas et au delà, jusqu'à ce que son but final soit atteint, c'est-à-dire le retour dans le sein de l'Infini, qui a été son origine, pour y vivre désormais omniscient, omnipotent, comme un facteur vivant de Parabrahm, dont les attributs supracélestes auront été dûment mérités et justement obtenus par lui.

« Le rayon spirituel est composé d'une infinité de sous-rayons ou de radiations secondaires. Chacune de ces radiations répond à une invocation ou à un certain effort ascensionnel de l'homme et leur qualité dépend du degré de puissance des vibrations qui caractérisent ces efforts. Car, de même que les cordes de la harpe éolienne répondent au souffle du zéphir, chacune produisant un son particulier d'une intensité qui est en rapport avec l'intensité plus ou moins grande de ce souffle, de même aussi les innombrables radiations qui composent le rayon spirituel divin assurent une réponse adéquate à chaque prière émanant de l'homme : tout rayon, toute radiation secondaire, répond, lorsque le nombre ou la qualité des ondes vibratoires qui transmettent ces efforts spirituels sont en accord avec leur propre mode vibratoire.

« Les prières adressées à Dieu pour lui demander des faveurs matérielles viennent du cerveau ; dès lors les vibrations qui les transmettent ne peuvent affecter les vibrations infiniment plus rapides et plus subtiles du rayon spirituel, et la prière reste sans réponse, à moins que, par exception, elle rencontre dans le rayon intellectuel quelque radiation fournissant un moyen intellectuel pour arriver à une solution ou au résultat demandé par la prière.

« Seule, l'âme humaine a le privilège d'émettre des vibrations capables d'affecter le rayon spirituel dont le degré de vitesse vibratoire est pour nous absolument incompréhensible, même dans la moindre des radiations secondaires qu'il contient en nombre infini. Les vibrations émanées de l'âme, qu'elles transmettent une prière, une aspiration ou un simple désir à l'adresse du Père Infini, offrent toujours le caractère vraiment supérieur de l'impersonnalité et de l'adoration implicite.

« L'âme, dès le moment où elle se réveille dans le corps humain, — car chez beaucoup elle est plongée dans un sommeil qui ressemble à la mort, — ne cesse d'envoyer des vibrations dans le domaine psychique, avec le bon espoir de rencontrer quelque radiation du rayon spirituel et d'en recevoir force, encouragement et connaissance.

« L'âme sent instinctivement que sa patrie n'est pas ici-bas, mais au loin, dans des sphères encore inconnues, et les radiations spirituelles lui apparaissent comme les grandes

routes qui, un jour, la conduiront dans sa vraie demeure ; du moins ce sont là les idées qui lui viennent tout naturellement, idées inspirées par le sentiment de bien-être et de bonheur qu'elle éprouve à ses heures de libération, quand elle se baigne dans ces radiations et communique avec les influences célestes dont elles sont les porteurs.

« A ses heures de libération, disons-nous ; car il n'est que trop vrai que l'âme est la prisonnière du corps, qu'elle ne peut risquer un regard dans le monde psychique que par l'intermédiaire de l'intelligence qui, si développée ou si rudimentaire qu'elle soit, est trop souvent obscurcie ou étouffée par les auras malsaines émanées des sens déchaînés...

« Lorsque l'homme projette dans le domaine occulte une vive aspiration, un élan puissant de l'âme, les énergiques vibrations ainsi émises ne manqueront pas d'atteindre les radiations les plus élevées du rayon spirituel. Alors il pourra recevoir des éclairs d'illumination divine, des aperçus des vérités éternelles, car, dans ces moments d'exaltation, l'âme a le pouvoir de participer aux trésors sans limites du monde suprasensible et de se les approprier.

M. Van der Naillen ajoute qu'il n'est pas nécessaire que l'agent actif possède de hautes qualités intellectuelles pour atteindre certaines radiations très élevées du rayon spirituel. De ferventes prières et l'absolu détachement des choses terrestres, avec l'amour divin, suffisent pour ce but. Plus loin l'auteur nous apprend que toutes ces révélations ont été gardées secrètes par les mages jusqu'à ce jour, car l'humanité n'était pas arrivée à une assez grande maturité scientifique et philosophique pour comprendre leur profond sens philosophique.

S'adressant aux matérialistes qui ont fait progresser la science à leur heure, il dit :

« A ces hommes honnêtes qui aiment la science pour elle-même, qui n'ont ni illusion ni écart d'imagination, n'observent, n'examinent, pour en tirer des conclusions, que les éléments qu'ils peuvent peser, mesurer, diviser, sentir, voir, entendre, c'est-à-dire qui tombent complètement sous leurs sens matériels, à ces hommes nous dirions volontiers : « Plus haut, frères, un peu plus haut. » Nous voudrions attirer leur attention sur le rôle que les vibrations jouent dans le monde des forces impondérables et les inviter à faire des recherches dans ce sens ; nous leur recommanderions de mettre à l'épreuve les révélations données ici pour la première fois au monde ; et nous sommes persuadé que si la science veut bien s'engager dans cette voie nouvelle, le matérialiste trouvera l'âme au bout de ses investigations et chantera alors un joyeux *Gloria in excelsis*. Ce sera pour lui un nouveau baptême, le réveil de son être spirituel vibrant à l'unisson avec le monde divin.

« Vous comprenez maintenant, mon cher frère, le rôle important que jouent les vibrations non seulement dans la vie, mais dans tout l'Univers ; vous voyez que tous les phénomènes du monde matériel sont le résultat de vibrations infiniment variées dans leur mode et leur vitesse ; que c'est par les vibrations que les forces se propagent et agissent dans la nature ; que tous les jours la science en découvre de nouvelles plus puissantes, — tout cela démontrant qu'il doit exister quelque part un centre d'où toutes ces forces émanent. Ce centre, source de toute-puissance, de toute force, foyer de toute lumière, n'est autre que Dieu ou Parabrahm. »

Ajoutons comme exemple particulier qu'il y a dans la série animale une évolution dans la conscience universelle depuis la conscience radimentaire jusqu'à la conscience spirituelle, en passant par la conscience intellectuelle.

Tel est l'exposé de ces révélations qui seront comprises, nous n'en doutons pas, par les savants de nos jours qui voudront bien s'en pénétrer en se reportant à l'ouvrage original dont nous ne pouvons donner ici qu'un aperçu bien incomplet. Elles forment un magnifique système qui a su se conserver intacte, grâce à la discrétion commandée et nécessaire des initiés. Ni Plotin ni les néoplatoniciens n'ont pu y atteindre; tout au plus leur génie en a-t-il ressenti de vagues lueurs, de vagues aperceptions, dont la compréhension était aussitôt dénaturée par les idées préconçues auxquelles ils étaient trop profondément attachés. D'ailleurs la science elle-même leur faisait défaut; et ce système fût resté incomplet, même divulgué.

IV

Aucune époque n'était plus propre que la nôtre à recevoir cette révélation tant scientifique que religieuse. Cela ressort, en effet, de l'examen même des caractères que doit présenter une révélation vraiment sérieuse. Ces caractères sont les suivants : 1° d'être adaptée aux besoins du milieu scientifique et social où elle a été donnée; 2° de se rattacher aux révélations antérieures au moins par un côté et de les rectifier dans le cas où elles auraient été dénaturées volontairement ou involontairement; 3° de coïncider avec une période de transition généralement anarchique, décadente au point de vue de la moralité, à l'aurore d'une ère scientifique nouvelle, lorsque les tentatives scientifiques et morales, répétées de toutes parts, montrent des horizons nouveaux en apparence irréconciliables. Alors la révélation apparaîtra pour permettre à l'homme d'enchaîner d'une manière rationnelle toutes ses connaissances.

Pour ce qui concerne le premier caractère de la révélation, disons que nulle théorie n'est mieux adaptée que celle des lignes de force aux tendances scientifiques actuelles qui font une si grande part à la force. Elle apporte en outre une ample satisfaction aux besoins religieux de ceux — et ils sont nombreux — qui ne trouvent pas leur idéal dans les religions actuelles. Il ne s'agit pas évidemment de la religion naturelle, stérile par elle-même, cadre vide, et sur laquelle l'esprit de l'homme ne peut rien greffer s'il n'a pas la foi en une révélation scientifique portant sur les lois de solidarité physique et morale qui s'enchaînent dans la nature. Au sein des églises catholique et protestante règnent en ce moment de nombreuses dissidences qui semblent dues tout d'abord au scepticisme de leurs membres, mais si l'on remonte à l'origine même du mal, on constatera que la

religion catholique en particulier s'est écartée de sa vraie voie par les fausses adaptations de principes devenus incompris, par l'œuvre destructive de certains conciles comme celui dans lequel elle a aboli le pénétrant. C'est d'ailleurs un fait avéré, et M. Van der Naillen en parle assez longuement dans son livre, que le catholicisme américain tend à se détacher du Saint-Siège pour constituer une religion indépendante. On peut se rendre compte de cette altération des dogmes en comparant l'état primitif à l'état actuel. L'auteur remonte à l'origine même de la religion catholique, nous montre les rapports qu'elle a eus avec l'ordre des mages et à ce propos nous fait le récit de la transmission des papyrus égyptiens à l'un des premiers papes de Rome par Balthazar, hiérophante de l'Égypte ; ces papyrus contenaient les secrets des mages ainsi que la description des pratiques et des rites les plus aptes à développer et à entretenir la spiritualité. D'ailleurs tout une partie du culte catholique est d'origine égyptienne. M. Van der Naillen nous parle également de la vie inconnue de Jésus et il jette une vive lumière sur la mission qu'il a remplie, *mission continuée* d'ailleurs par les mages, puisque, comme lui, ils se sont donné pour tâche le bonheur futur de l'humanité. Ce qui correspond au second caractère que nous avons assigné à toute révélation valide et importante.

La révélation dont l'auteur nous fait part dans son livre « Dans le Sanctuaire » possède également le troisième caractère indiqué plus haut. Le rôle prépondérant donné par les physiciens et les philosophes à la force, l'abondance des systèmes monistiques, les découvertes en électro-magnétisme, celle des rayons Röntgen et d'autres radiations encore mystérieuses, non adaptées à nos sens, du moins terrestres, sont autant de causes qui ont pu déterminer l'auteur à créer un Nouveau Spiritualisme, édifice nouveau, de roc et de granit, où se trouvent cimentées les pierres les plus angulaires de toutes les philosophies actuelles et religions régnantes. La morale, objet des préoccupations des sociologues, des économistes et de tous les partisans du progrès, atteint dans ce système un degré de précision extraordinaire, comparable aux balances les plus sensibles de nos laboratoires d'expérimentation. L'auteur nous montre, en outre, les avantages matériels, intellectuels et spirituels, au point de vue de l'affinement corporel et de l'extension aurique que présente une vie pure et bien réglée, et c'est par son côté altruiste que cette morale est franchement sociale, mais dans un sens beaucoup plus élevé que les éthiques ordinaires ; car, en montrant l'avantage individuel et surtout matériel qu'on a à faire le bien, il montre également celui qu'ont les hommes à édifier, dans leurs rapports réciproques, des vibrations constructives, en restant fidèles à la loi d'Amour. D'ailleurs, n'en doutons pas, toute sociologie, digne de ce nom, est liée à la

morale, et en nous montrant l'étroite connexion entre l'inégalité humaine et l'inégalité de l'évolution individuelle, qui s'accomplit par des réincarnations plus ou moins fréquentes, M. Van der Naillen nous procure le moyen de réformer l'humanité, instruite sur sa vraie destinée, et où les plus forts matériellement tendront moralement à se niveler, ne serait-ce que pour leur utilité morale personnelle, avec les plus faibles.

Ce serait l'avantage d'une solidarité bien comprise, mais ici plus complexe dans ses éléments fonctionnels que celle des séries animales, et que l'auteur nous montre liée à l'idée de perfection organique; et, à cet égard, certaines prétentions du socialisme contemporain peuvent-elles être justifiées au point de vue du naturalisme socialiste? Certains partisans du socialisme comparent l'Etat à un organisme vivant; ils font leurs emprunts aux animaux inférieurs et c'est là toute leur philosophie. Peu leur importe le *genre de solidarité* que possède l'animal inférieur par comparaison avec celui que nous possédons. Ils raisonnent du même au même alors qu'ils devraient raisonner par analogie seulement. Peu leur importe également le *genre d'unité* que possède la solidarité organique d'un être inférieur et par cela même la perfection dont elle est l'indice. Aussi expliquant le supérieur, l'Homme, par l'inférieur, leurs tentatives d'explication doivent fatalement échouer, et cependant une saine interprétation pourrait les préserver d'un échec. D'abord qu'est-ce que la vie chez un animal assez élevé en organisation, chez un être qui, au lieu d'une cellule, en possède un grand nombre: le résultat de la coordination de toutes ces unités de force vitale que chaque cellule apporte lorsqu'elle s'harmonise avec toutes les autres. Notre vie est donc une vie complexe, c'est donc une *vie de vies*, cela soit dit sans jeu de mots, due à la *solilarisation* de vies élémentaires. Ces vies élémentaires s'élevant dans l'échelle évolutive, et s'efforçant de se rapprocher, sur les lignes de force où elles évoluent, du pôle positif, deviennent d'une matérialité plus ténue; la vie de solidarité sera une vie plus parfaite, comme celle que nous présente l'esprit bon dans le monde ultraterrestre. Disons donc, au contraire de ces socialistes, qu'il existe une vie psychique qui tend à se solidariser, dans l'évolution animale du règne animal, d'une façon plus consciente dans ses parties fonctionnelles, et alors il suffit que les vibrations composantes atteignent un diapason de plus en plus élevé, deviennent plus rapides par leur affinement, pour que la vie psychique de l'individu s'en trouve accrue; quant à l'homme, il montera de sphère en sphère, de zone en zone, d'aura en aura, et dans les enchaînements fluidiques, il acquerra la consécration sans cesse renouvelée de vies de plus en plus parfaites.

On a également dit que l'absence de religion était une des causes de la démoralisation sociale. Eh bien! pour conserver leur existence

et leur raison d'être, les églises catholique romaine et autres vont être obli-gées, par des schismes successifs, de se fragmenter en autant de sectes nou-velles, sectes que pourra relier entre elles, seule, la Communion en Dieu, c'est-à-dire « la mise en rapport avec Lui et sa Volonté, sans autre intermé-diaire que des esprits hautement spiritualisés, sans autre appui terrestre qu'une fédération régie par ses membres les plus dignes ».

Comme le lecteur pourra le voir par ce qui suit, tout cet ensemble de déductions ressortit à des révélations non seulement religieuses et morales, mais cosmogoniques et scientifiques. Elles consacrent des résultats dignes de figurer dans la science moderne, et qu'au point de vue philosophique nous allons défendre, en quelque sorte par « provision », contre les enne-mis naturels de cette doctrine, les théologiens et quelques sectaires.

V

On se tromperait fort si, à la lecture du mot « émanation », on s'ima-ginait avoir à faire à une doctrine émanatiste, comme celles qui ont été soutenues avec plus ou moins d'éclat dans les Indes et, au moyen âge, en Europe. Le Dieu des émanatistes est un centre d'émission plutôt que de force à proprement parler ; ce serait déjà là une différence notable. En outre, on a adressé à cette doctrine la grave critique que Dieu, en émettant tous les êtres qui peuplent l'univers, se fragmentait, introduisait en lui la divi-sibilité et annihilait ainsi la perfection qu'il devrait justement à son indi-visibilité. Mais, 1^{re} objection : Dans le système de M. Van der Naillen nous avons à faire non à un centre d'émission, ni même à un centre direct de vibration *per se*, mais à un centre de lignes de force ; il n'y a donc qu'émanation indirecte. En un mot la matière n'est pas formée directe-ment, mais par l'interférence de lignes de force émanées de Dieu. Comme la vibration, pour se manifester, suppose une propagation dans l'am-biant, et que cette vibration n'apparaît avec ses caractères propres que sur le trajet des lignes de force, mais non dès le centre, le fait d'un Dieu immuable et indivisible n'est pas du tout incompatible avec un Dieu, centre de lignes de force.

A ceux qui nous objectent ainsi que Dieu se limite par l'émission de vibra-tions, pour se diviser en autant de fractions de force, nous répondrons ceci : la vibration, véhicule de la force émanée de Dieu, dénote-t-elle cette division, oui ou non ? Dans le cas où elle la dénoterait, le fait qu'il y a quelque chose d'aussi impondérable que la force qui se fractionne embarrasserait nos pro-pres critiques ; mais heureusement cette critique de la divisibilité divine n'a aucune valeur philosophique pour cette raison qu'une vibration s'accomplit dans l'espace, qu'elle possède une certaine trajectoire, et une certaine vitesse, caractères qui se ramènent au mouvement, et finalement à l'étendue, sa condition *sine qua non*. Dieu au contraire est en dehors de l'étendue, puis-

qu'il la conditionne. D'autre part si on ne peut concevoir une matière sans étendue, on peut concevoir une force *inétendue*, ce qui est le cas de Dieu, la Force infinie ; or la fractionnabilité de substance, n'existant que dans l'étendue, ne peut se passer en Dieu, en dehors de l'espace ; si elle existe, elle ne peut exister qu'en dehors de lui dans l'espace où se propagent les lignes de force. Si maintenant on nous reprochait de faire provenir de Dieu, directement ou indirectement, ce qui existe, nous répondrions : assurément en droit cela doit être, et en fait c'est ce qui a lieu dans tous les systèmes créationnistes comme dans la doctrine catholique de la création *ex-nihilo* ; même lorsqu'on dit que le monde ne vient de rien, on doit affirmer néanmoins qu'il provient de quelque chose, de la pensée même que Dieu a eue de le créer, et le langage expressif de cette pensée a pu être la force, qui imparfaite a été obligée de se fractionner ensuite ; mais toujours est-il que Dieu est aussi indépendant du monde qu'il a créé, que le langage l'est de la pensée.

2° *objection*. — Si les lignes de force engendrent la matière, le produit obtenu ne participe pas directement des qualités attributives de Dieu même, il est quantitativement distinct de l'Être divin, et alors ces qualités sont celles de cet Être manifesté.

3° *objection*. — L'Univers correspond à un acte libre, à un acte de volonté ; Dieu est en d'autres termes un être personnel.

4° *objection*. — Les lignes de force sont à l'état de pure potentialité ; sorties du sein de Dieu, elles ne forment pas encore la matière.

Les vibrations qui les constituent ne deviennent de la matière que grâce à la polarité qui leur imprime une direction, en les prédéterminant dans les lignes de force.

5° *objection*. — Dieu est distinct de ses attributs d'une façon incompréhensible pour nous, mais pourtant réelle. Quoique ses attributs soient par lui, il est par ses attributs, de même que la faculté de produire de la lumière et de la chaleur est par lui, comme il est par la lumière et la chaleur ; à dire vrai, Dieu est à la fois la cause de production de sa lumière éternelle, par exemple, et à la fois cette même lumière qui brille d'un éclat infini. Cela posé, Dieu peut très bien encore posséder l'attribut de vibrer, puisqu'il est la force, c'est-à-dire la faculté d'émettre des radiations et, au moment de la création, des lignes de force. Etant donné ce qui précède, comme ses attributs en nombre infini sont indépendants les uns des autres, il est évident que l'attribut d'émettre des vibrations n'est pas opposé à ceux qui font de lui une personnalité. On peut encore ajouter que si la manifestation de l'attribut et l'attribut lui-même ne font qu'un, la production de vibrations,

partant celle de la matière, n'influe en aucune façon sur l'unité de Dieu, puisqu'il n'y a pas divisibilité.

6^e objection. — D'ailleurs le fait de la polarité semble indiquer l'intention que Dieu a eue de donner à la matière une direction en même temps que le mouvement pour assurer à l'Univers ses destinées providentielles. Or la Providence consiste dans le fait que l'Univers se conserve pour ne pas tomber dans le néant à chaque instant de la durée. Donc la polarité a trait à la *création continuée* qui est une des manifestations de la Providence et qui s'exerce pratiquement par l'action permanente des trois Rayons divins.

Cet ensemble d'objections, qui se complètent les unes par les autres, s'adresse à tout ceux qui avanceraient que le système de M. Van der Naillen se rattache directement à la doctrine des émanations.

Comme on l'a vu, Dieu par un de ses côtés est immanent à la Nature, dans la mesure qui est nécessaire à sa constitution et à son entretien, et par d'autres il en est distinct, ce qui fait de lui un être transcendant. Il y a des philosophes et des théologiens qui ont prétendu qu'il n'y avait pas de milieu entre l'immanence absolue et la transcendance absolue ; mais il résulte des travaux les plus récents des philosophes modernes qu'il ne peut y avoir immanence sans transcendance et inversement. Mettons-nous dans le cas de la doctrine de certains théologiens catholiques romains, de la transcendance absolue. Dieu serait tellement séparé du monde que le monde serait inconnu de lui et que réciproquement Dieu serait inconnu du monde qui ne le concevrait même pas, ce qui enlèverait aux problèmes de la connaissance humaine et de la raison toute leur valeur. D'ailleurs ces catholiques ne sont en aucune façon conséquents avec eux-mêmes ; lorsqu'ils admettent la conservation de l'Univers, ils se montrent partisans inconscients de l'immanence, se faisant leurs propres dupes ; du reste en admettant une distinction substantielle entre Dieu et le monde, ils suppriment d'un trait la preuve de l'existence de Dieu par les causes finales, font chanceler les autres, bien que cette preuve ait été établie surtout par les théologiens catholiques et affirme dans ses prémisses l'impossibilité d'une distinction substantielle, sinon quantitative, de Dieu et de la Nature. Ainsi donc la doctrine de M. Van der Naillen peut être panthéistique sans se rattacher au panthéisme dans le sens de Spinoza. Elle diffère du panthéisme en ce que : 1^o ses attributs moraux sont inconnus à ce système ; 2^o le Dieu du panthéisme se confond avec la matière et ne peut avoir d'attributs distincts d'elle, comme dans les révélations de M. Van der Naillen ; 3^o dans Spinoza et autres panthéistes il s'agit de modalités substantielles, tandis que dans le système de M. Van der Naillen, les choses sont des manifestations quantitatives de la force ; les manifestations qualitatives, en harmonie avec les précédentes

ne détruisent pas le fond originel de leur être qui est et reste la force ; celle-ci, par ses interférences vibratoires, a acquis des capacités plus ou moins grandes, selon la plus ou moins grande vitesse des vibrations interférées. Notre première objection peut donc aussi être mise sous cette forme : Le panthéisme de Spinoza et autres ne connaît pas l'origine véritable de la perfection.

L'Être est la Perfection, et les choses de la nature ont plus ou moins d'être selon leur plus ou moins grande capacité ou perfection. Certes aucune chose de la Nature n'a l'Être, mais elle a de l'être, c'est-à-dire qu'elle possède un certain degré de perfection sur l'échelle évolutive. Aussi ne séparerons-nous l'Être métaphysique, c'est-à-dire celui que la pensée découvre dans les choses en tant qu'existantes, de l'Être divin, que dans la mesure où les choses réelles diffèrent de la réalité divine. Dieu n'est pas l'Être des créatures selon la cause efficiente seulement, mais selon la force, car la Force infinie étant de son Être et de son Essence, communique d'une façon relative et imparfaite cet Être à la matière, lorsque limitée dans sa potentialité, cette *Force*, prenant une *forme*, devient *matière*.

Tout au contraire, nous disons que toutes les choses qui sont, sans avoir l'Être, ne diffèrent de Dieu que par des degrés et l'absence de certains attributs, mais elles offrent la même nature que lui : elles ont de l'Être de Dieu, comme elles ont de la Force de Dieu, mais nous ne dirons pas, à la manière des théologiens, que Dieu, par tous ses côtés, est entièrement distinct de la Nature, ce qui laisserait sans solution le problème de la communication de Dieu et des substances créées, et inexplicable celui du rapport de relativité qui existe entre les substances créées et leur manifestation. Le fait que l'on trouve quelque chose de Dieu dans la nature, propre à nous montrer la « marque » de son ouvrage, n'est donc pas incompatible avec celui qu'il est une personnalité. Dieu a donc pu, par un acte de sa volonté, laisser émaner de lui, comme manifestation d'un de ses attributs, des créatures qui sont toutes des « êtres-forces matérialisés » différant de perfection entre eux.

La doctrine développée dans le « Sanctuaire » tient compte du mouvement comme d'un des principaux facteurs tendant à entrer dans la constitution physique des corps bruts, ainsi que de la transformation des être vivants, siège de mouvements incessants convertibles les uns dans les autres. Mais à cela s'ajoute la direction du mouvement et, chose remarquable, elle prédétermine le mouvement comme la ligne de force prédétermine les vibrations. En d'autres termes le mouvement devient un des aspects de la force vibrante, bien qu'irréductible à elle, de la force régie par des attractions et des répulsions capables de lui donner une direction. Il s'ensuit que le système de M. Van der Naillen englobe l'organicisme de Descartes qu'il corrige par la

notion de la force, qu'il complète par la direction du mouvement, qu'il universalise par l'affirmation de l'existence des attractions et des répulsions dans tout l'Univers des corps et des âmes.

Cette doctrine a, en outre, l'avantage sur le matérialisme, d'expliquer d'une façon plus complète encore les rapports de corrélation, de réciprocité, qui existent entre l'âme et le corps ; en d'autres termes, il y a un rapport entre les cellules cérébrales et la spiritualité de l'âme et son intelligence. Car plus les vibrations qui interfèrent sont sublimées, plus l'intelligence s'agrandit, plus se développe la spiritualité, ce qui dans la psychologie de l'homme, relie étroitement sa nature physique à son origine et à sa destinée métaphysique. Mais ce système diffère du matérialisme en ce sens qu'il admet l'âme niée par les matérialistes qui, faute de ressources scientifiques, n'ont pas encore pu établir son existence d'une façon positive, bien qu'elle soit une force simple, il est vrai, bien qu'elle participe à une certaine matérialité encore ou toujours inconnue de nous. On peut dire à un certain point de vue que la doctrine de M. Van der Naillen est un matérialisme absolu, puisque son extension est plus grande que celle du matérialisme ordinaire ; mais alors est-ce encore du matérialisme ? Car si la matière est reliée étroitement à la notion de force, dont elle n'est qu'une transformation imparfaite, le matérialisme absolu devient une sorte de *monisme transcendant* avec un Dieu distinct du monde qu'il a créé. Cette doctrine est à la fois en dehors du matérialisme et du monisme ordinaires.

Un examen succinct de la doctrine de Leibniz pourra mieux en faire juger le lecteur. On sait que les monades de cet illustre philosophe sont des unités de force simples, indivisibles, une sorte d'unités substantielles, reliées les unes aux autres par des degrés infinitésimaux pour s'étendre depuis la monade la plus nue jusqu'à Dieu, qui est la monade directrice par excellence. Mais il ne faudrait pas croire que Dieu, dans le système de M. Van der Naillen, soit complètement assimilable à une monade directrice, ce qui le subordonnerait à un certain degré à l'Univers, car son existence pourrait entraîner, simultanément, en vertu du principe de continuité, l'existence de toutes les autres monades, et l'évolution se ferait d'un coup, ce qui est absurde. D'ailleurs, même en admettant que la matière de M. Van der Naillen soit une autre expression des monades, il n'en serait pas moins vrai que, dans son système, il existe autre chose que de la matière, par exemple le pôle négatif ou un rayonnement non différencié, tous deux inassimilables à des monades. Une autre différence, c'est que, dans la doctrine de Leibniz, l'espace et le temps n'existent pas, tandis que, dans celle de M. Van der Naillen, ils présentent une réalité objective. L'espace ici est constitué par l'aura de Parabrahm ; c'est du moins la manière dont elle nous apparaît, à

nous, obligés de fragmenter ce qui pour Dieu est une unité, car, il se peut que Dieu, réduit, en tant que pôle positif, à un point central inéteindu, soit en dehors de l'espace, quoique son aura soit dans l'espace ou qu'il soit lui-même, par d'autres attributs, là où nous ne pouvons pas le localiser, et que se trouvant être dans l'infinitude, il soit encore par cela même hors de l'espace. D'ailleurs le fait de savoir si l'aura divine et le foyer de Dieu ne font qu'un n'inflme en rien le problème. Peu importe ! Toujours est-il qu'étant plongés dans son aura, communiquant avec lui à travers son aura, nous n'en sommes pas moins dans l'espace, si nous jugeons d'après notre conformation naturelle.

Il est vraisemblable, selon nous, que l'espace a été créé en même temps que la polarité, ainsi que la mise en vibration involutive des lignes de force, dont les interférences firent passer le non manifesté, l'impondérable au manifesté, au matériel, par perte de potentialité, au nature par « limitation » de certains attributs. La Création de la nature est ici un passage de l'informel — qu'on nous passe ce néologisme — à ce qui a une forme. Rien ne vient de Dieu par séparation, mais par création. Cette création elle-même est liée, par un acte de sa volonté, à la polarité qu'il a imposée à la nature, créant du même coup l'espace, différent de l'infinitude spatiale, incompréhensible pour notre raison bornée, et où l'Unité divine se retrouvait absolue dans sa propre pensée d'elle-même avant comme après la création. La nature n'a pas d'existence nécessaire, et si Dieu l'a manifestée, c'est qu'il voulait accomplir une œuvre d'amour envers des êtres auxquels il donnait une grande partie de ses attributs, pour les rendre capables et dignes de prendre une part à sa vie. Ce que nous disons de l'espace, on pourrait le dire également du temps, cette forme de devenir produite par Dieu à l'infini.

Quand à l'harmonie préétablie de Leibniz, nous n'en avons pas besoin, car le fait qu'un être se déplace par rapport à un autre étant régi par un principe de convenance ou d'harmonie au lieu d'être coexistant particulièrement à chaque chose, peut être transporté à l'origine de tout l'Univers, — soit dans un mouvement de propulsion en avant des atomes, qui agirait en même temps que la polarité, cette condition *sine qua non* de tout mouvement.

On voit par là quelle part d'originalité revient au système de M. Van der Naillen et combien il est beaucoup plus scientifique que tout autre, puisque c'est la polarité, que les instruments seuls peuvent prouver, d'accord avec les révélations complémentaires, qui est démontrée exister dans tous les corps de la nature, — puisqu'elle agit sur le tout. C'est pourquoi ce système, n'ayant de commun avec le monisme ordinaire que la notion de force

qu'il a pu approfondir grâce à des révélations, peut s'intituler un Nouveau Spiritualisme.

Dans le système de M. Van der Naillen se trouve résolue cette antinomie : « L'homme n'est pas libre, parce qu'il fait tout par détermination ; d'autre part il faut qu'il le soit, puisqu'il est responsable. » C'est qu'on peut considérer l'homme par rapport à ses destinées, qui sont son retour à Parabrahm, et le plan divin exige qu'il suive sa ligne de force en vertu d'une nécessité purement physique. D'une part l'homme n'est pas libre, mais subordonné au bien qui est l'*absolu* métaphysique et moral ; c'est son retour à Dieu, parce que toute la perfection que nous donne ce retour est un bien, et ce bien, par ses attrait magnétiques, régit tout l'Univers qui gravite de plus en plus vers lui. D'autre part le bien, objet *idéal* de la volonté humaine, n'exerce plus sur lui une contrainte physique, comme dans le cas précédent, mais au contraire une contrainte morale sur son intelligence, quoique sa volonté puisse en fait ne pas l'exécuter. C'est que l'être évolue sur sa ligne de force qui détermine chez lui des impulsions, lui fait concevoir le bien comme un idéal et non plus comme un absolu. En d'autres termes un idéal est libre et c'est à la volonté qu'il s'adresse, tandis qu'au contraire un absolu est nécessaire et correspond à sa raison et à sa destinée métaphysique, d'où il suit que l'homme faillible et obligé de choisir doit posséder son libre arbitre. C'est ainsi que, se plaçant sous deux aspects différents, M. Van der Naillen, appuyé sur des comparaisons physiques, résout cette antinomie du bien, à la fois absolu et idéal, nécessaire et relatif, quoique non contingent.

VI

Plaçons-nous maintenant à un point de vue purement métaphysique et demandons-nous quelle est l'idée de Dieu. L'avantage que nous présente la théorie des auras, c'est qu'elle nous montre Dieu à la fois comme un être abstrait et concret. Or les auras nous montrent qu'à côté de l'intelligence il existe une sorte d'impressionnabilité spirituelle (aura spirituelle) qui se traduit quelque fois dans l'âme par l'intuition. Cela posé, nous dirons que Dieu nous apparaît comme un être abstrait, lorsqu'il est le résultat du travail intellectuel qui s'effectue chez un homme dont l'aura intellectuelle est suffisamment développée, tandis que la notion de Dieu, considéré comme être concret, correspond aux qualités que nous confère l'aura spirituelle livrée à son *impressionnabilité* propre et à cette spiritualité que les savants de nos jours, par ignorance de sa notion, ne développent pas assez ; car, pour eux, fermés à certaines réalités métaphysiques, Dieu devient un être vague, l'inconnaissable, par manque de moyens rationnels capables de le leur faire suffisamment concevoir.

Dieu est également un premier moteur ; il a été cause motrice à la fois

pour créer et pour communiquer l'impulsion évolutive. Il y a donc eu un mouvement ; mais celui-ci n'est possible que de deux façons : 1° par impulsion ; 2° par attraction. Les mouvements par impulsion s'effectuent avec une sorte de nécessité mécanique et supposent des mouvements chez l'être même qui a communiqué l'impulsion, ce qui est contraire à l'immutabilité divine, à moins que cette impulsion n'arrive comme le résultat d'une force s'exerçant par des attractions et qui, agissant sur un système de forces en équilibre, détermine un mouvement dans une direction voulue par la divinité. Citons comme application pratique l'émission du « Verbe » qui a converti la force d'involution en force d'évolution. Ici encore nous ne rentrons pas dans la doctrine de l'émission et Dieu devient un premier moteur par attraction. En effet, pour que l'attraction détermine un mouvement de *tout* l'Univers pris en bloc, il faut qu'elle soit *universelle*, et comme un mouvement indique la tendance à la reconstitution d'un équilibre quelconque, il faut donc qu'il résulte d'une disproportion d'équilibre, d'une différence de potentialité par exemple ; les lignes de force se sont constituées, et alors un nouveau problème est évoqué, qui est celui-ci : « Cette attraction est-elle un principe général de mouvement ou une propriété de la matière, comme l'étendue par exemple ? » Ce n'est pas un principe général de mouvement, puisque c'est un résultat de la polarité qui est universelle, et cette polarité, nous l'avons vu, n'est qu'une différence de potentialité entre le pôle positif et le pôle négatif. Mais est-ce une propriété de la matière ? Assurément, car si tout l'Univers possède l'attraction par suite de la polarité, chaque partie la possède également, et l'attraction se distingue par cette particularité que, de toutes les propriétés des corps, elle est la seule communiquée du dehors, — comparable plus ou moins grossièrement au courant induit qui peut se manifester dans le fil de cuivre. Il en est ainsi en fait, mais en droit on pourrait dire que les propriétés attractives n'existeraient dans la matière, d'après ce qu'on peut inférer de la sagesse divine, que pour servir à l'évolution de l'humanité. Etant le meilleur, cela doit être, et en effet M. Van der Naillen dit que les atomes ont reçu un mouvement en haut après l'émission du Verbe qui leur a communiqué l'impulsion ; en d'autres termes les corps ont une tendance géométrique à régir leurs attractions par des mouvements en haut. Considérons maintenant Dieu comme l'Acte pur d'Aristote et l'Univers comme susceptible d'être mû, c'est-à-dire capable de ne passer de la puissance à l'acte autrement que par un Acte ; ne serons-nous pas amenés à transporter cet Acte pur d'Aristote dans la polarité même dont nous parle l'auteur du « Sanctuaire » et qui est, en réalité, un acte aussi éternellement durable que celui des pôles positif et négatif dont il est la manifestation : on expliquera par cela même la production du

mouvement ainsi que la conservation des causes secondes dont l'ensemble forme l'Univers. Le fait que tout doit se ramener ainsi à Dieu implique une idée de finalité et ici nous abordons le problème des causes finales.

Comme l'impulsion primordiale, régissant les atomes, n'est pas sans provoquer, chez un être, vivant ou non, un vague désir vers un but ignoré, il s'ensuit que chez ces êtres la finalité existe, avec le besoin du meilleur qui est le stimulus de leur activité, et l'on conçoit que les causes finales prennent une part fondamentale dans ce système. D'ailleurs le fait que la matière tend à acquérir des formes de plus en plus perfectibles dans les séries minérales et animales, insuffisamment démontré par Aristote, ressort clairement du système de M. Van der Naillen.

Dieu n'est donc pas un pur idéal de la pensée ; ce n'est pas non plus un être cosmique qui, immanent à la nature, se développe en elle dans l'infinité de ses affections ; il n'est pas non plus cet Être pur dont nous parle Hegel, qui n'est que le vide et le néant de toute réalité ; il n'est pas non plus cette matière qui, se suffisant à elle-même, au dire des matérialistes, déroule, dans une série infinie de causes, de mouvements en mouvements, ses phénomènes ; il n'est pas non plus cet Être anthropomorphique, qu'ont enfanté certaines religions encore existantes ou des cultes idolâtres ; non, tout cela n'est pas Dieu ! je veux dire, un Être personnel, transcendant, centre de forces en même temps que Force infinie ; c'est un Être dont le saint magnétisme est fait d'amour, puisque l'amour développe ses effets dans l'attraction, et que l'attraction trouve les siens dans le magnétisme. Pôle positif de l'Univers, reculant à l'infini le néant, il est la source de tout ce qui existe ; dans son aura divine se trouvent enveloppées les innombrables successions de l'Univers manifesté ; par le développement de sa spiritualité, chaque être est capable d'entrer en communion de vie plus ou moins intime avec Dieu, sans la confondre avec la sienne. Dieu est une personne distincte et le monde participe à son être sans que pour cela l'Univers soit absorbé en lui ; Dieu se définira donc ainsi : substance personnelle, pouvoir créateur et conservateur doué d'une infinité d'attributs dont nous possédons quelques-uns, mais dont l'exercice chez nous est fini et relatif, force infinie qui se manifeste à nous, dans son magnétisme, par l'Amour, pour gouverner le monde et le ramener à lui.

Ainsi la plus sublime des révélations se concilie avec la plus sublime des philosophies. Nous osons espérer que le lecteur de ce livre, s'il veut bien s'en pénétrer, y acquerra une foi raisonnée ainsi qu'une ligne de conduite dans l'attente des prochains événements annoncés dans ce livre.

D^r MAX.





HISTOIRE DE MA MÉDIUMNITÉ

Par Mme d'ESPÉRANCE.

(Traduit de *Light*, 28 novembre, p. 571.)

L'un des problèmes les plus difficiles à résoudre, en ce monde, c'est de remonter à l'origine des choses. On a beau regarder en arrière, aussi loin que possible, on découvre dans un lointain toujours plus reculé des faits relatifs à la question, jusqu'à ce qu'on soit saisi d'une sorte de vertige et qu'on est heureux de renoncer aux recherches. C'est un sentiment de cette nature que j'éprouve lorsque j'essaye de déterminer l'époque où ont débuté, chez moi, les phénomènes spiritualistes. La seule conclusion à laquelle j'arrive, c'est qu'ils ont commencé avec moi-même.

Parfois des personnes à tendances théosophiques m'ont demandé : « Quand avez-vous commencé ? » La seule réponse que je puisse leur faire, c'est que je ne le sais pas.

Autant que je puis me rappeler, la première pensée relative aux phénomènes du spiritualisme me vint de la nécessité de les définir et de les distinguer des phénomènes ordinaires de la vie quotidienne. Ce n'est que graduellement que j'arrivai à me rendre compte que le monde avec lequel je suis en rapport la plus grande partie de la journée n'est pas celui où se meuvent les gens qui m'entourent. Cette découverte ne me troubla nullement. Je m'imagine que je dus plutôt être fière d'être la seule propriétaire d'un monde auquel n'avaient accès ni ma gouvernante, ni les autres personnes du monde matériel ; d'un monde dont les habitants sont plus gracieux et plus affables, le firmament plus ensoleillé, les fleurs plus riannes, le chant des oiseaux plus doux et plus intelligible ; d'un monde où les sons qui émanent de l'insecte et de la vie animale sont autre chose que des bruits dénués de sens, où le murmure du vent dans les branches se traduit par des messages de vie venant de régions lointaines et adressés aux arbres et à tous les êtres qui croissent sans pouvoir les lire, sans pouvoir s'instruire dans les livres. C'était un merveilleux pays et je ne me lassais d'en conter les splendeurs et les prodiges jusqu'à ce qu'il me fut signifié un jour que j'étais « assez âgée pour cesser de forger et d'imaginer des histoires absurdes ».

J'eus quelque peine à comprendre qu'on n'ajoutait pas foi à mes histoires, mais lorsque j'eus saisi, mon indignation ne connut pas de bornes. J'appris cependant qu'il est de ces choses dont il vaut mieux ne pas parler avec le premier venu ; ainsi graduellement je renonçai à traduire la voix du vent ou le chant des oiseaux, puisque personne ne voulait y croire, ou qu'on m'accusait de forger des « romans », un mot que j'ai pris en haine.

En revanche, je me mis mieux à l'aise avec mes compagnons humains (?), qui habitaient ce que j'appelais le pays des « ombres », bien qu'ils fussent à mes yeux toute autre chose que des ombres. Ils se montrèrent toujours très bons pour moi. Lorsque je passais devant eux dans les escaliers ou dans les antiques appartements, ils me saluaient d'un air aimable. Ils paraissaient prendre plaisir à me voir suivre leurs mouvements, comme je le faisais souvent. Parfois se présentaient des étrangers ; en général, j'arrivais à les identifier et je les aimais tendrement.

Une vieille dame, souvent assise au coin de la cheminée, m'attirait spécialement ; elle avait un air si doux et si affable, avec sa gracieuse coiffure blanche et son fichu de dentelle, tout en tricotant sans relâche un bas de ses doigts agiles. Je restais sous le charme de cette vision, et mettais toute mon attention à surveiller les progrès du travail que faisaient ses doigts, maniant avec adresse la laine et les aiguilles brillantes, lorsque l'idée me vint d'apprendre à tricoter en observant de plus près la vision.

Je priai ma gouvernante de me fournir les objets nécessaires et essayai d'imiter les mouvements de mon amie de l'autre monde.

On disait que notre maison était hantée et l'on racontait les histoires les plus effrayantes au sujet des fantômes qui se promenaient dans un grand nombre de pièces vides. J'avais une peur horrible des fantômes. Je ne savais pas ce que c'était, mais j'en avais peur quand même, peur d'aller d'une chambre dans une autre sans être accompagnée par les ombres amies, peur d'être laissée seule dans mon lit, à moins que je ne visse la figure ou le sourire aimable de l'une d'elles, tant j'étais sûre qu'elles me protégeraient contre les fantômes. En leur compagnie je n'éprouvais aucune crainte ; les chambres noires n'avaient rien d'effrayant pour moi. Je passais des heures entières dans les chambres hantées, heureuse de penser que les ombres amies étaient ma meilleure protection contre les fantômes ; mais en leur absence, j'étais la plus grande peureuse. Cette inconséquence apparente m'avait valu la réputation d'être une créature « bizarre ».

Lorsque j'avançai en âge, la crainte d'être suspectée de mensonge me fit souvent garder le silence, lorsque je brûlais de parler des visions et des bruits étranges que j'observais autour de nous. Parfois cette ardeur triomphait de

ma discrétion, et je racontais avec bonheur mes histoires, mais le plus souvent ma satisfaction était de courte durée, et je prenais la résolution intime de ne plus jamais rien dire, bien que je fusse très malheureuse de ne pas trouver d'oreille sympathique et fidèle pour écouter les choses merveilleuses que je savais.

Un jour, j'étais occupée à faire un long travail de couture, qu'on m'avait imposé ; c'était dans la chambre où la vieille dame tricotait ses bas, et je ne pus résister à la tentation de laisser tomber mon ouvrage et de regarder travailler ses mains agiles avec les aiguilles brillantes ; je m'oubliai dans cette contemplation jusqu'à ce que je fus sévèrement apostrophée par ma mère qui m'enjoignit de ne pas lever les yeux de mon travail avant qu'il ne fût terminé.

« Mais, maman, j'aime tant la regarder, c'est si amusant de voir ses doigts travailler si lestement. »

Ma mère serra ses lèvres : « Si vous ne faites pas attention à votre travail, ou si vous me revenez avec cette sotte histoire, je vous cognerai les oreilles, grosse bête que vous êtes. »

Je me remis avec zèle à mon ouvrage et pendant quelques minutes, cousis activement, mais hélas ! j'étais fille d'Eve ; la tentation de saisir le fruit défendu était trop forte, je luttai bien, mais le désir de regarder l'emporta. Je regardai donc et oubliai la tâche jusqu'à ce qu'une sensation cuisante à l'oreille me rappelât ma désobéissance. Certes je jetai des cris ; ma dignité de quatorze ans me fit cruellement sentir cette humiliation, et mon indignation de n'être pas crue se fit jour en soupirs passionnés.

Le médecin de la famille étant arrivé sur ces entrefaites on lui fit part de mes délits. Il me demanda avec amabilité de lui parler de mes amis, m'adressant question sur question ; je fus amenée ainsi à lui parler de la dame assise au coin de la cheminée, de l'homme avec une plume sur le chapeau et une épée au côté, de l'homme en toilette brune et au collier plat sur lequel semblait reposer la tête. Heureuse de trouver enfin un auditeur complaisant, je racontai tout sans réserve, jusqu'à en perdre haleine.

J'étais si heureuse d'avoir trouvé enfin quelqu'un qui m'écoutât sans rire de moi ou sans m'accuser de fabriquer des « romans » et je triomphai que ce quelqu'un fût le Dr Lamaman, car désormais, pensais-je, personne ne se risquerait plus à ne pas me croire.

Il resta un moment silencieux, puis me tapant doucement sur les mains, dit : « Oui, ma chère, je comprends ; j'ai connu des personnes qui se figuraient avoir vu ou entendu semblables choses, mais ce n'était que la fantaisie d'un cerveau malade, car ces personnes étaient folles. » L'horreur

que je ressentis à ces paroles sembla glacer mon sang. Il parla longtemps encore, mais ses premières paroles avaient fait sur moi une impression si profonde que je n'entendis pas le reste.

«D'autres personnes voient ces choses, mais elles sont folles.» Ces paroles ne cessèrent de me hanter; elles empoisonnèrent mon existence pour des années. J'eus peur de mes «ombres amies», j'eus peur de moi-même. Je redoutai de me trouver seule, je redoutai de regarder autour de moi, dans la crainte de les voir apparaître. Lorsqu'il arrivait que des jours ou des semaines se passaient sans que je les visse, je me sentais le cœur plus léger et plus joyeux, je pensais que j'arriverais à triompher de la folie. Puis une nouvelle rencontre avec les «ombres » redoutées me replongeait dans la détresse. J'en vins à avoir peur de chacune de mes paroles, de chacun de mes actes, dans la crainte qu'ils pourraient être pris pour un indice de folie.

Seules des occupations incessantes, l'étude, la société me distrayaient de la crainte terrible qui me hantait. Je m'étonne quelquefois que dans ces conditions, ma raison n'arriva pas à sombrer; mais la jeunesse a des facultés puissantes pour se ressaisir; quelques semaines, même quelques jours suffisent pour émousser l'acuité des sentiments de trouble les plus vifs, pourvu que rien de nouveau ne vienne en travers. Il arriva que l'année, ou les deux années qui suivirent, mon attention se trouva entièrement absorbée par mes travaux d'école, et mes ombres amies et ma crainte de devenir folle devinrent choses du passé.

Pendant mon enfance et ma jeunesse, il m'arrivait souvent de me promener pendant le sommeil, et mes escapades somnambuliques causaient une grande perplexité dans mon entourage quant aux moyens de veiller sur mes faits et gestes. A une ou deux exceptions près, je ne me fis jamais de mal, vu que mes pérégrinations nocturnes ne dépassaient guère les différentes pièces de la maison ou quelquefois le jardin. Je mentionne cette particularité, parce qu'elle fournit la seule explication plausible d'un fait qui arriva pendant mes années d'école. Du moins, c'est l'explication qui prévalut à cette époque.

Notre classe préparait un travail spécial pour un examen semi-public, et on nous avait donné une rédaction d'essai. Le sujet choisi pour cinq d'entre nous fut «la Nature». J'étais la plus jeune des élèves et, je pense, la moins studieuse, car tout en passant pour un modèle dans les travaux ordinaires, j'étais à peu près nulle en rédaction, et généralement je me faisais aider par une amie, bonne fille, que j'assistais en revanche pour le dessin et la traduction, branches dans lesquelles elle était aussi digne que moi dans la rédaction. Mais, cette fois, nous dûmes nous engager d'honneur

de faire notre travail sans aide, et comme le moment approchait et que toutes mes tentatives pour écrire de moi-même n'aboutissaient qu'à user du papier, à souffrir de la tête et à verser des larmes devant mon insuccès, je commençai à désespérer de faire une rédaction passable. Chaque matin je me levais avec la détermination de rédiger quelque chose avant la nuit, et chaque soir je me couchais avec la résolution de me tenir éveillée pour trouver quelque idée pour le lendemain matin ; mais les idées ne voulaient pas venir, — ni le jour, ni la nuit.

Enfin, il n'y avait plus que trois jours jusqu'à l'époque fixée, et je n'avais encore rien fait ; je me sentis alors poussée à tomber à genoux et à adresser une longue et fervente prière à Dieu pour qu'il voulût bien m'envoyer des idées. Ce soir-là, quand j'allai me coucher, j'emportai de la lumière, du papier et un crayon dans l'intention, lorsque mes camarades seraient endormies, d'allumer ma bougie et de me mettre à écrire ; mais hélas ! elle ne voulurent pas me laisser avoir de la lumière et désespérée et en larmes je me couchai.

Le lendemain matin, en ramassant tristement les feuilles de papier éparses sur le plancher, où elles étaient tombées, je constatai qu'elles étaient couvertes de lignes d'écriture serrées qui formaient une rédaction charmante et bien comprise. Après examen judicieux, je fus autorisée à remettre mon travail, car il était bien de mon écriture, il n'y avait pas à s'y tromper, quoique les idées fussent évidemment celles d'une intelligence plus pondérée et plus mûre que la mienne.

Mon histoire de la prière adressée à Dieu pour en recevoir des idées, associée à mes tendances au somnambulisme, fut acceptée comme l'explication la plus probable de ce fait qui autrement serait resté un mystère. Notre directeur nous raconta qu'il existait à sa connaissance, comme précédent, ce fait bien connu d'un étudiant surmené qui écrivit pendant son sommeil un savant et un ingénieux traité de médecine, traité qui lui valut prix et honneurs et fut le point de départ d'ouvrages remarquables. J'acceptai la conclusion du bon directeur et ne m'en tourmentai pas davantage, trop heureuse et reconnaissante de m'être si bien tirée de ce pas difficile.

Quelques années après, lorsque de la vie active et laborieuse de fille aînée dans une grande famille, je passai à celle de jeune épouse, avec des heures entières de solitude et d'inaction dans la journée, je fus épouvantée de voir reparaître les ombres tant redoutées, et ma vieille crainte d'avoir le cerveau malade revint en même temps me tourmenter. Je ne parlai jamais de ces étranges visions, mais ce secret me tracassait, me torturait.

C'est à cette époque que j'entendis pour la première fois parler de spiritualisme. Sa connaissance vint en quelque sorte s'imposer à moi, mais je

n'y fis pas bon accueil. Mon éducation religieuse avait été strictement orthodoxe, et jamais il ne m'était arrivé de discuter les enseignements que j'avais reçus, jamais le doute ne m'avait effleurée. Un de mes meilleurs amis s'était trouvé entraîné dans le tourbillon des idées nouvelles, si discréditées, et j'éprouvais un grand trouble de l'entendre exposer ses arguments en faveur des vues dangereuses professées par les spiritualistes, car je n'avais qu'une méfiance dédaigneuse pour la légitimité des soi-disant phénomènes occultes. J'avais de fréquentes discussions avec sa femme sur les voies et moyens à employer pour le désabuser et chasser de son esprit ces idées. Enfin, pour lui faire passer définitivement le goût pour les « séances » spiritualistes, je consentis à en faire une à mon domicile, à titre d'investigation, pour prouver que de semblables phénomènes ne pouvaient se produire dans une réunion de personnes honnêtes et respectables qui n'avaient rien à gagner à se tromper réciproquement.

Mais à ma grande surprise, et peut-être à mon grand ennui, je constatai que je m'étais abusée. J'avais été si sûre de posséder la vraie notion des choses que ce fut pour moi une humiliation de reconnaître mon absolue ignorance. Quoi qu'il en soit, je ne voulus à aucun prix concéder qu'il y eût intervention des esprits. Cette pensée avait pour moi quelque chose de répugnant. Ce qui est certain, c'est que je m'élevai résolument contre cette explication des phénomènes et j'entrepris des expériences pour en découvrir une cause différente. Je mis en avant, pour expliquer les mouvements de la table, l'action magnétique des assistants, et pour rendre compte du contenu intellectuel du phénomène, l'action collective, incompréhensible il est vrai, des esprits des mêmes personnes. J'étais dans un embarras cruel, mais j'aimais mieux chercher toute autre explication que d'accepter celle des spiritualistes, qui était si opposée à tous les enseignements que j'avais reçus.

Le phénomène de la clairvoyance, en revanche, avait pour moi un attrait extrême, et je dévorai littéralement les ouvrages ou les articles que je pus me procurer sur ce sujet. L'assurance que j'acquis que cette faculté était un attribut naturel et incontestable de certains personnages connus, fut une véritable bénédiction divine pour moi, car dès lors je pus secouer définitivement ce terrible cauchemar de la folie qui avait assombri mon existence depuis ma mémorable entrevue avec le docteur. Je commençai à prendre plaisir à l'exercice de ce pouvoir merveilleux, et lorsque je cessai d'éprouver de la méfiance envers moi-même ou à l'égard des scènes qui se présentaient à mes yeux, celles-ci revinrent avec une force plus grande que jamais. Mais leur caractère ne fut plus le même. Les figures antiques et originales de la maison hantée firent place à des formes plus variées et à des scènes de la

vie journalière. Beaucoup de celles-ci, comme je le découvris par la suite, se déroulaient effectivement au moment précis où je les voyais, ou elles se référaient à des faits antérieurs connus seulement de quelque personne du cercle.

Quoi qu'il en soit, il n'y avait rien dans tout cela qui vînt confirmer la théorie spiritualiste. Mais lorsque ma main se prit spontanément à écrire des messages à l'adresse de différentes personnes, ou de véritables monographies sur des sujets donnés, ou plus souvent encore des réponses à des questions d'ordre scientifique, qui étaient absolument hors de ma compétence, je fus très embarrassée pour en trouver l'explication naturelle. Je me rappelai la façon mystérieuse dont fut écrite certaine de mes rédactions à la pension, et jugeant d'après ces nouvelles données, je vis cet incident ancien sous un jour totalement différent. Mes messages étaient intéressants non seulement pour mes amis et pour moi-même, bien que les sujets traités fussent souvent bien au-dessus de ma compréhension. Ils étaient toujours instructifs à un très haut degré.

A la même époque, j'employai mon faible talent à faire, par le dessin, l'esquisse des personnes que je voyais par clairvoyance. Je faisais généralement ces portraits dans l'obscurité, qui me fournissait, à mon avis, un fond excellent, faisant ressortir avec énergie les plus petits détails des figures que j'essayais de reproduire. Dès ma première tentative, je fus aussi surprise qu'on peut l'être de constater que j'avais réussi à faire un dessin très convenable dans ces conditions. Je ne m'expliquai pas comment je m'y étais prise ; tout ce que je savais, c'est que pour moi l'obscurité n'était que relative. Un grand nombre des portraits ainsi obtenus furent identifiés et reconnus par les amis des personnes reproduites, de sorte que sur plusieurs centaines je n'en possède plus qu'une demi-douzaine qui n'aient été reconnus.

Je continuai ces expériences pendant l'espace de six à sept ans lorsqu'un soir n'ayant réussi à obtenir ni écriture, ni dessin, on me proposa, plutôt en manière de plaisanterie que sérieusement, de prendre place dans le cabinet. Il y en avait un dans la pièce, qui avait été utilisé pour une dame, médium à matérialisation bien connue. Je ne voulus pas accepter, et ce fut une autre personne de l'assistance, une dame, qui y entra. Nous nous plaçâmes en cercle, suivant l'usage adopté, et chantâmes. Mais au bout de quelques instants, la dame se précipita hors du cabinet, déclarant que quelque chose de vivant l'avait touchée. On ne put la décider à y entrer de nouveau. Nous explorâmes l'intérieur du cabinet qui n'était autre chose qu'une niche dans le mur, fermée par un rideau suspendu au-devant, et nous l'assurâmes qu'il n'y avait rien à craindre ; mais tout fut en vain, elle

ne voulut pas y retourner. « Si vous êtes si brave, dit-elle, entrez-y vous-même. » J'entrai donc dans le cabinet ; mais je n'y étais assise que depuis peu de temps lorsque je perçus un mouvement, ou mieux que je sentis une agitation de l'air, comme si quelque chose remuait dans le cabinet. J'éprouvai une sensation bizarre, indéfinissable, et je m'élançai dehors à mon tour.

Dans la soirée suivante de nos séances bi-hebdomadaires, la même expérience fut tentée, et elle fut renouvelée une troisième et une quatrième fois. Les personnes assises hors du cabinet assuraient voir une main, puis une figure, apparaître dans les écartements du rideau. Moi qui étais assise dans l'obscurité, je ne voyais rien et étais nettement incrédule. Je sortis du cabinet pour jeter un coup d'œil, mais constatai à mon effroi que mes jambes avaient peine à me porter. Je vis une face, mais retombai immédiatement dans mon fauteuil, avec un sentiment étrange de faiblesse et d'impuissance ; je fus très effrayée par une sorte de sensation d'éloignement de tout être (*far-away-from-everybody sensation*). Pendant que j'étais dans le cabinet, j'entendais les remarques des personnes du cercle distinctement, mais c'était comme si elles parlaient à des lieues de distance. Elles s'adressaient au personnage dont elles voyaient la figure et l'invitaient à sortir, mais il refusa sous le prétexte qu'il n'était pas vêtu.

Dans l'intervalle entre cette soirée et la suivante, mon amie, Mme F. et moi confectionnâmes, avec de vieux rideaux, quelques vêtements que nous comptions mettre à la disposition de notre étrange visiteur, s'il se présentait de nouveau. Nous pensâmes que de la mousseline blanche serait l'étoffe la mieux appropriée pour vêtir un fantôme, et nous fîmes une sorte de robe ; quand l'œuvre de nos mains fut achevée, nous la contemplâmes non sans complaisance. Le vêtement fut porté dans la pièce où nous nous réunissions et pendu dans le cabinet, tout prêt à être utilisé par l'esprit, s'il venait. Il vint en effet, examina le vêtement d'un œil critique, mais en éprouva certainement moins de satisfaction que nous, car il en fit un rouleau et le lança dans la chambre ; il sortit alors lui-même du cabinet, vêtu d'une robe de façon plus fine, plus distinguée et plus gracieuse que celle que nous avions préparée.

Ce fut là le commencement, pour moi, d'une nouvelle phase de ma médiumnité, et chose vraiment curieuse, plus je cultivai ce genre de médiumnité, plus il me devint difficile d'obtenir toute autre sorte de phénomènes, ce qui prouvait que l'un des genres se perfectionnait aux dépens des autres.

En ce qui me concerne personnellement, je n'aurais pas opté pour ce genre de phénomènes, malgré tout l'intérêt et l'intense curiosité qu'il

éveillait chez moi ; d'ailleurs, forcée de m'isoler des autres membres du cercle et privée de l'usage de mes yeux, je n'avais pas les mêmes facilités pour étudier le phénomène que les autres personnes du groupe ; c'était cependant le désir de cette investigation qui avait tenu vivace chez moi l'intérêt pour les manifestations spiritualistes depuis le début de nos expériences. Mais je dus céder aux instances de mes amis qui suivaient avec un grand intérêt ce nouveau développement de mes facultés médiumniques ; je me résignai donc et attendis patiemment ce qu'il en adviendrait, m'occupant dans l'intervalle à étudier mes propres sensations et essayant de les analyser et de les comprendre.

Le public a été instruit de la plupart des résultats de ce long travail de recherches — pour moi, vingt-trois années de peines et de souffrances. Bien des fois, prise de désespoir, j'ai pris la résolution de renoncer, en m'en lavant les mains, à tout ce qui se rapporte à cet ordre d'études qui m'a coûté la santé, des amis et la considération du monde, et en échange ne m'a apporté, du moins en apparence, que souffrances, fatigue de l'esprit, calomnie et rapports mensongers. Puis j'ai repris courage par crainte, la crainte de laisser inachevée la tâche qui m'a été confiée.

Un jour, un esprit écrivit, par ma main, un poème descriptif de son passage dans l'au-delà, des joies et des satisfactions de la vie nouvelle dans laquelle on entre, après avoir rejeté les soucis et les peines de la vie terrestre comme un vêtement usé, en ne conservant plus, ajoutait-il, « que la pensée toujours poignante des devoirs non accomplis ».

Ces paroles revenaient toujours à mon esprit lorsque j'étais tentée de laisser là mon travail et me stimulaient avec une force vraiment extraordinaire, et j'ai persisté dans la voie qui m'est assignée, quoique j'aie souvent le cœur endolori en constatant combien me tâche semble ingrate.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y a pas de compensation, car je pense qu'aucun travail n'est inutile. L'influence du travail accompli par les médiums antérieurs se fait jour dans les idées plus libérales qui gagnent toutes les couches de la société, bien que leur vraie origine soit méconnue. C'est un résultat, et comme tel il est une récompense suffisante pour ceux qui ont passé par les épreuves et ont été ainsi payés pour leurs peines.

Ceux qui viendront ensuite et continueront le travail à leur tour auront moins de difficultés à vaincre et trouveront plus de mains amies tendues vers eux. Mais ceux là aussi auront beaucoup à apprendre, car nous qui avons étudié si longtemps, nous ne savons presque rien encore sur cet important sujet. N'aurions-nous apporté qu'une pierre pour consolider la route qui relie ce monde à celui qui est au-delà, ce serait quelque chose déjà, et les générations futures qui suivront ce chemin escarpé pourront le faire

sans tomber dans les fondrières du matérialisme et du doute qui ont été la malédiction de notre génération. L'existence des travailleurs sera bien oubliée, comme l'est celle des hommes qui ont bâti les Pyramides, mais, semblable aux Pyramides, l'œuvre persistera, et nos enfants et les enfants de nos enfants en recueilleront les bienfaits et jouiront d'une vie plus heureuse et meilleure, grâce au travail que nous aurons accompli.

E. d'ESPÉRANCE.

LES RADIATIONS SOLAIRES ET LES COULEURS (1)

(Tiré du *Bulletin de la Société astronomique de France*, juin 1896.)

Le sujet sur lequel je dois entretenir ce soir notre Société est tout à fait d'actualité. Les premiers jours du printemps viennent enfin d'arriver réelle-



Fig. 53. — Influences des diverses radiations solaires sur la végétation (Sensitives).

ment avec un radieux soleil. Salut à la lumière ! Salut à la chaleur ! Qui pourrait s'étonner de l'adoration des païens envers le père brillant aux rayons duquel la vie de la Terre entière est suspendue. La science moderne,

(1) Conférence faite à la séance du 6 mai.

mille fois plus poétique que toute la mythologie ancienne, confirme la divination de nos aïeux. Ce n'est plus seulement Apollon lançant des flèches d'or, ce n'est plus seulement un char éblouissant, traîné par quatre pégases : c'est un astre, douze cent mille fois plus volumineux que notre planète tout entière, trois cent vingt-quatre mille fois plus lourd, enflammé d'un feu devant lequel nos fournaises les plus ardentes sont des fontaines glacées, éclatant d'une lumière devant laquelle l'électricité est une tache noire, lançant tout autour de lui des flammes de quatre et cinq cent mille kilomètres de hauteur qui retombent constamment en pluies de feu sur l'incandescent océan solaire qui toujours brûle, et projetant dans l'espace immense des rayons de lumière, de chaleur, d'électricité, de magnétisme, qui vont porter la vie sur tous les mondes. Et quelle puissance, quelle énergie, quelle rapidité ! Pour traverser les 140 millions de kilomètres qui nous séparent du soleil, la lumière ne met que huit minutes et seize secondes. Sa vitesse est de trois cent mille kilomètres par seconde.

En arrivant sur la Terre, cette radiation se transforme en éléments vitaux. Nous le voyons bien en ce moment. La sève circule, les arbres se couvrent de feuilles et de fleurs, les champs frémissent sous l'éclosion des germes et préparent les moissons futures, les oiseaux sont en querelles et et s'agitent autour des nids ; bientôt des œufs éclateront sous la poussée des printemps. C'est le Soleil, c'est le Soleil !

La rose parfumée, c'est du soleil ; la pêche succulente, c'est du soleil ; le flacon de champagne ou de bourgogne, c'est du soleil ; la tasse de café et le cigare, c'est du soleil ; le cheval qui bondit, c'est du soleil ; le train qui se précipite de Paris à Marseille ou à Vienne, c'est du soleil...

— Cherché bien loin, me répondait l'autre jour un ingénieur.

— Pas si loin qu'on pourrait le croire, dans la houille même du foyer, formée, comme tout le monde le sait, des forêts de l'époque primaire. En brûlant aujourd'hui du charbon de terre, nous remettons en liberté les rayons de soleil emmagasinés là depuis des millions d'années. Donc, la locomotive, le bateau à vapeur, comme le bois qui brûle, c'est du soleil.

Et le vent qui souffle ! Et l'eau qui coule ! Oui. Sans le Soleil, il n'y aurait pas de vent, et sans lui, l'eau serait roche ; il n'y aurait ni nuages, ni pluies, ni sources, ni fleuves, ni océans.

L'œuvre solaire représente donc pour nous l'universelle fécondité de notre planète. Mais comment cette radiation agit-elle ? Quels sont les rayons lumineux ou calorifiques qui exercent l'action la plus efficace dans les divers phénomènes de la nature ? C'est là un problème que se posent depuis longtemps les climatologistes et les physiologistes.

Dans le désir d'élucider cette intéressante question, j'ai annexé à l'Obser-

vatoire de Juvisy une station de climatologie dans laquelle j'ai commencé, avec le concours de M. George Mathieu, ingénieur-agronome, une série d'expériences toutes spéciales.

Il importe d'abord de distinguer trois séries de rayons : les lumineux, les calorifiques et les chimiques. Ce n'est pas que ces différences existent dans la nature. Non. Elles nous sont subjectives. Nous appelons lumineux les rayons qui sont sensibles à notre rétine, calorifiques ceux qui nous donnent l'impression de la chaleur, chimiques ceux qui produisent des transformations sur certains corps. Mais le Soleil n'émet qu'une radiation, c'est-à-dire qu'il fait vibrer l'éther qui l'environne, et cette vibration éthérée se transmet par ondulations sphériques tout autour de l'astre. Elle se perd dans l'immensité. Notre petite Terre en arrête la demi-milliardième partie.

C'est du mouvement. Non de la lumière, car l'espace est obscur, et il reçoit autant de lumière à minuit qu'à midi. Non de la chaleur, car l'espace traversé par les rayons solaires est glacé : à 273 degrés au-dessous de zéro. C'est l'homme qui appelle cela lumière, comme il appelle son les ondes aériennes, silencieuses en elles-mêmes, qui émanent d'une cloche ou d'un violon.

Donc, nous avons à étudier des radiations composées d'ondes de diverses dimensions et vibrant avec des vitesses dépendantes de ces dimensions. Si nous faisons passer un rayon de soleil à travers un prisme, il en sortira étendu en un ruban coloré. Les couleurs se séparent chacune selon son caractère, la plus ardente, la rouge, se laisse à peine détourner de son chemin et traverse en ligne droite ; l'orangée subit un peu plus d'influence du prisme et vient se placer à côté ; la jaune la subit davantage encore ; la verte, puis la bleue sont encore plus douces et plus faibles et continuent le ruban ; la violette s'écarte plus encore. Les rayons rouges représentent les longueurs d'onde les plus longues ; elles mesurent 760 millièmes de millimètre de longueur et font 400 trillions de vibrations par seconde. Les rayons violets représentent les longueurs d'onde les plus courtes : elles mesurent 396 millièmes de millimètre et font près de 760 trillions de vibrations par seconde. En dehors des rayons lumineux, au delà du rouge, comme au delà du violet, il y a des rayons invisibles, les premiers calorifiques, les seconds chimiques, qui agissent dans la nature, mais sont invisibles pour nos yeux. On en a déjà mesuré jusqu'à la longueur d'onde 3000 dans l'infra-rouge, et jusqu'à la longueur d'onde 185 dans l'ultra-violet.

Dans le but d'analyser l'action de ces différentes sortes de rayons sur la végétation, j'ai fait construire quatre serres de verre entièrement vitrées sur toutes leurs faces, l'une de verre transparent blanc ordinaire, la seconde de verre rouge, la troisième de verre vert, la quatrième de verre bleu foncé. Ces

verres, *monochromatiques*, ont été soigneusement examinés au spectroscope. Il a été impossible de trouver des verres violets parfaits, et nous avons dû nous contenter d'un bleu voisin. Ces quatre serres ont été placées l'une à côté de l'autre, dans les mêmes conditions météorologiques, en bonne exposition solaire, et elles sont aérées pour uniformiser la chaleur reçue.

Nous avons étudié l'action des rayons solaires, ainsi divisés, sur un certain nombre de plantes. Le résultat a été qu'ils ne produisent pas du tout des effets analogues.

Par exemple, des sensibles ont été semées le même jour dans un même terreau. Elles germèrent et, quelque temps après, elles avaient les unes et les autres de deux à trois centimètres de hauteur. On en choisit alors huit identiques, mesurant chacune 27 millimètres, qui furent placées deux par deux dans des pots en chacune des quatre serres dont nous avons parlé tout à l'heure. C'était le 4 juillet de l'année dernière.

Dès le 15 août, se manifestaient des différences de hauteur, de coloration de sensibilité. Ces différences s'accroissant de plus en plus, il nous a paru intéressant de photographier ces plantes l'une à côté de l'autre. La plaque photographique est impartiale et enregistre fidèlement, sans être influencée par aucun préjugé. Voici les résultats obtenus :

	Rouge	Verte	Blanche	Bleue
6 septembre.....	0 ^m 220	0 ^m 090	0 ^m 045	0 ^m 027
27 —	0,345	0,150	0,080	0,027
22 octobre.....	0,420	0,152	0,100	0,027

(La dernière photographie est reproduite ci-dessus, fig. 53.)

Ainsi, tandis que les sensibles placées dans la serre bleue n'ont fait aucun progrès, celles de la serre rouge ont pris un développement extraordinaire et ont atteint une taille quinze fois supérieure à celle des premières. La lumière rouge a produit l'effet d'un engrais.

En même temps, la *sensibilité* de la rouge avait atteint un tel degré que le plus léger mouvement, un simple souffle, suffisait pour voir ses folioles se former et ses branches tomber toutes d'une pièce. La bleue, au contraire, est devenue insensible.

De plus, la rouge a fleuri le 24 septembre.

La blanche, au lieu de s'élever, a pris plus de force et une grande vigueur; elle a montré des boutons floraux, mais n'a pas fleuri.

La sensitive rouge a un feuillage plus clair que la blanche; celle-ci est plus pâle que la verte; la bleue est plus foncée.

Nous avons observé des phénomènes analogues, mais moins développés, sur des géraniums, des fraisiers, des pensées, etc. Les fraises de la serre

bleue n'étaient pas plus avancées en octobre qu'en mai. Dans le bleu, on ne veillit pas. mais on ne vit guère : c'est presque un sommeil.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer en de plus longs détails sur ces expériences. Je les signale, en terminant cette causerie, pour montrer qu'il y a tout un monde à étudier. Le Soleil est la source à laquelle s'entretient la vie. Toutes les sciences se touchent, et on voit que l'astronomie peut conduire à des applications pratiques nouvelles en physique et en climatologie.

Travaillons ! nous avons l'infini devant nous.

CAMILLE FLAMMARION.

LES SECRETS D'YILDIZ

M. le Dr Paul de Réglà nous envoie son dernier volume, *Les secrets d'Yildiz*, livre documenté, très vibrant et vécu, qui intéressera vivement les amis de *l'esprit de justice* et aussi tous ceux qui cherchent les émotions fortes. Le drame réel qui se joue là l'est plus que les romans les mieux charpentés de nos auteurs renommés ; en somme il nous fait connaître la vie intime des sultans de Constantinople, et les dessous si curieux et si terribles de la vie des glorieux padischah, tels que les sultans Abdul-Aziz, Mourad et Hamid. Cet in-12, de 338 pages, 3 fr. 50, ne doit être lu que par celui qui l'a précédé : *Les Mystères de Constantinople*, si intéressant.

Il est très regrettable que M. Paul de Réglà n'ait pas tenu compte d'un épisode dont nous lui avons parlé, qui éclaire vivement les dessous politiques des padischah. Il s'agissait, il est vrai, de médiums-guérisseurs et de facultés qu'un docteur, quelque libéral qu'il soit, n'ose discuter de crainte du ridicule préjugé.

Voici ce que nous avons relaté à M. de Réglà.

Il y a vingt ans, nous recevions dans la même matinée, la visite de M. Jeoffre jardinier à Coursan et de son frère ; deux heures après, celle de M. Cléanthi Scalieri, banquier à Constantinople, ami intime du sultan Mourad, chef des Grecs de l'empire ottoman, grand maître des loges maçonniques et spirite convaincu.

Jeoffre le jardinier, dans une île que forme la rivière l'Aude, près Coursan, avait la faculté de guérir par l'imposition des mains, ou bien en magnétisant les cruches d'eau que chaque malade avait puisé dans la rivière ; deux fois par semaine, on accourait de 40 kilomètres à la ronde, par centaines, et sur la rive, des marchands étalaient leurs produits, soit pour l'habillement, soit pour la nourriture.

Les docteurs de Narbonne et de l'arrondissement, intentèrent un procès

à ce guérisseur qui se permettait de remettre sur pied une foule de souffrants réputés scientifiquement inguérissables ; de plus, il n'employait pas de remèdes, n'acceptait ni argent ni présent, il était absolument désintéressé.

Le tribunal de Narbonne reconnut ce désintéressement, mais il retint ce fait, que Jeoffre *en magnétisant l'eau des cruches, employait un remède invisible mais enfin un remède*. On condamna cet honnête jardinier à 600 francs d'amende et aux frais. Nous payâmes ces frais et amende, notre société se solidarisant avec ce guérisseur peu fortuné, recommandé par M. Jaubert, président du tribunal à Carcassonne (médium remarquable), et par nos amis de la contrée.

Les juges avaient raison, le fluide est un véritable remède ; son action se reconnaît toujours plus à l'aide d'expériences scientifiques.

J'ai présenté Jeoffre à nos lecteurs, que me voulait-il ?

Son frère, employé au ministère de l'intérieur, me dit ceci : « De Constantinople, est venu à Coursan, M. Cléanthi-Scalieri, envoyé par la sultane Validé, mère de Mourad ; il convie mon frère à le suivre à Constantinople, pour guérir le sultan qui est atteint de folie. Or, comme on ne peut pénétrer auprès de Mourad que par ruse, son palais étant gardé avec un soin extrême, mon frère risque sa vie ; il a quatre-vingt-dix-neuf chances sur une, pour être enfermé dans un sac et jeté dans le Bosphore ; je veux qu'il reste chez lui. »

Quant à Cléanthi-Scalieri, voici son récit : Après la mort du sultan Abdul-Aziz les conjurés s'emparèrent de son neveu Mourad et le nommèrent sultan. Or, le prince Mourad est un adepte du spiritualisme moderne il lit votre revue, est très instruit, veut tout connaître et a ce but : La régénération de l'empire musulman par l'influence des 8 millions de Grecs dont je suis l'un des chefs ; les Grecs ont une littérature, ils aiment les arts, le commerce, l'industrie, l'agriculture, ce sont des politiques très avisés.

Ma vie, ma fortune, appartiennent à notre frère Mourad. Je me disais le jour de sa nomination au sultanat, et lorsque tous les corps constitués de l'empire lui rendaient hommage : « Peut-être m'a-t-il oublié et qu'importe ! »

Soudain je fus appelé à Yildiz ; je m'approchai du tapis qui part du trône et aboutit au bas des marches, prêt à le baiser avec respect à l'exemple des princes, des pachas et des ulémas et Mourad s'écria « A moi, Cléanthi-Scalieri. »

Au profond étonnement et au scandale des vieux Turcs, je dus monter les marches du trône ; Mourad m'embrassa en me pressant dans ses bras, moi un Grec qui représentais la marche en avant, l'évolution continue

par le progrès et vers le mieux. Cette distinction créa bien des inimitiés au sultan, car pareil fait ne s'était vu à l'avènement d'un Padischah.

Le même soir, Mourad avait réuni ses plus fidèles amis ; j'étais parmi eux. Nous parlions de choses intéressantes à effectuer, lorsque, tout à coup. Mourad se leva, les yeux fixes, le bras droit dirigé vers Constantinople ; Anxieux, nous suivions cette scène. Le sultan dit avec force : « Les misérables ! hier, ils ont assassiné mon oncle bien aimé. Albul-Aziz ; à présent ils poignent les nouveaux ministres. Demain, on dira : Mourad, assassin de son oncle, s'est débarrassé de qui le gênait ! ils vont me compromettre et je suis un innocent du sang versé. Sa physionomie exprimait, « l'horreur et une peine indicible. » (Le fait est historique.)

En vain, connaissant son grand cœur, sa haute intelligence, sa bonté que guidait la raison, nous voulûmes atténuer ces funestes impressions. De concert avec la sultane Validé, nous essayâmes de dissimuler cet état que nous pensions passager ; il persista !

Mourad était doué de la vision à distance, faculté qui lui avait permis de discerner à plusieurs kilomètres de distance, les crimes commis par de fanatiques politiciens, et nommer les conjurés qui avaient assassiné Abdul-Aziz.

Rien n'y fit, et cette funeste obsession dut être déclarée, car elle le rendait incapable d'avoir une idée nette. C'en était fait de nos beaux rêves de progrès ! Hamid s'y devait opposer.

Hamid, frère de Mourad, devenait pendant un an sultan intérimaire, si l'état sacré dans lequel était le padischah ne cessait avant ce temps légal ; comme il voulait régner et représentait la vieille Turquie, il a employé l'intrigue et la proscription pour tous les amis de Mourad ; ce dernier, sa mère et son harem furent relégués au palais de Tchéragan. Il convoqua, à Constantinople, les plus célèbres médecins aliénistes de Vienne, et ceux-ci, ne connaissant rien de l'obsession, infligèrent à Mourad un brevet scientifique de folie, à la grande joie de Hamid.

La sultane Validé, et nous ses amis, nous avions la persuasion qu'à ce cas d'influence spirituelle il fallait une médication de même ordre. Des sensitifs de Constantinople nous déclarèrent qu'un jardinier, à Coursan, près Narbonne, France, délivrerait le Padischah de son obsession.

C'est pourquoi, avec les ressources modiques de la sultane Validé, et les miennes, car je suis proscrit et ruiné, je suis à Paris, suivant le caprice d'un jardinier qui a voulu y venir après m'avoir promené à Fleury, à Narbonne, à Carcassonne. Il ne veut plus venir à Constantinople, il me l'a signifié ce matin. Mes faibles ressources se dévorent ainsi, le temps passe

et les plus graves intérêts reposent sur la guérison de Mourad ! Désespéré, je viens à vous.

Un homme vigoureux de 35 ans, très intelligent, taillé en hercule, qui avait quinze ans de salle d'armes, souple et agile, le médium-guérisseur *Duneau*, voulut suivre M. Cléanthi-Scalieri, en sachant les dangers terribles à affronter, et la pauvreté de Mourad et de sa mère. Il se dévouait.

A Constantinople, en compagnie d'un serviteur de la sultane Validé, il franchit les murailles, et déjouant patrouilles et gardes, il put voir la sultane et Mourad ; ce dernier était toujours dans le même état. Duneau, praticien émérite, fut de suite en rapports fluidiques avec le Padischah fort et robuste comme lui ; il dégagea la bouche, décontracta les yeux, assouplit le corps par des passes longitudinales et un savant massage ; il força les doigts à se détendre, les ongles ayant pénétré dans les paumes des mains. Avec deux aides il le déshabilla, et malgré sa résistance, l'étendit dans un bain. Là, il dégagea doucement tous les organes. Mourad pouvant parler, disait avec reconnaissance : « Vous me faites du bien et je vous aime ; par vous je puis enfin m'exprimer. Vous êtes du beau pays de France, le grand pays des penseurs. »

Après, Mourad fit un copieux repas, Duneau magnétisant chaque mets ; il demanda la Sultane mère de son fils, et puis, tout le personnel du harem auquel il recommanda de ne pas se voiler malgré la présence du guérisseur ; il voulut qu'il y eût fête joyeuse pour son réveil à la vie active. Sur un piano il joua les airs favoris qu'il avait composés, car il était exécutant de premier ordre et musicien consommé. La joie fut exubérante, à tel point que les gardes intervinrent, et déclarèrent à la sultane Validé que le Ghiaour (chrétien) devait leur être livré, si on ne voulait qu'il fut enlevé de force.

Livrer le guérisseur qui risquait sa vie pour guérir le sultan bien-aimé ni la Validé ni tout le personnel du palais ne l'eussent souffert ; un refus formel fut donné. Duneau dut dormir dans la salle du trône solidement fermée, dix femmes du harem montaient la garde devant la porte du sauveur, de l'envoyé d'Allah.

De par les ordres supérieurs, les gardes déclarèrent à la sultane Validé que le Ghiaour serait empoisonné, et elle fit asseoir Duneau à sa table, ne lui donnant à manger, elle, personne sacrée pour les musulmans, que les plats qu'elle goûtait avec soin.

Pendant un mois de séjour, Duneau refit complètement l'homme physique chez Mourad, à l'aide de l'épée, de la boxe, de la lutte à main plate, du bâton ; il dut fuir et se retirer chez des amis de Constantinople. On avait appris que Mourad était parfaitement guéri, que le sultan désiré pouvait

reprendre sa place à Yildiz; en passant devant le palais, les soldats acclamaient le sultan Mourad.

Duneau, après un temps moral, revint auprès de son ressuscité à la vie intellectuelle, lui continuer ses bons soins, puis il songea au retour dans sa famille. « N'oubliez pas, lui dit Mourad, que si je reprends le rang qui me revient de droit, votre place est désormais auprès de moi ; je protégerai votre famille. »

Il voulut, comme souvenir, la montre modeste de son médium guérisseur ; le lendemain, il lui offrit un superbe chronomètre de Genève, avec chaîne et clefs ornées de pierres précieuses. Duneau put échapper à la surveillance des policiers et revenir à Paris.

Le sultan lui avait dit : « Espérons ! ce chronomètre est tout ce que Mourad peut offrir à l'ami qui lui a donné la santé et la force morale ; soyez béni ».

Duneau est mort, peu de temps après son retour, d'une maladie étrange !

Mourad, enlevé du palais de Tschéragan, est prisonnier depuis 20 ans, privé de sa femme, de son fils et de tout bien-être.

Cléanthi-Scalieri, l'homme fidèle et généreux par excellence, après avoir fomenté deux insurrections puissantes pour délivrer Mourad et le remettre sur son trône, a dû fuir à Athènes, car sa tête était mise à prix ; la trahison l'a empêché de chasser l'usurpateur.

Ruiné, il a dû gagner péniblement sa vie, pour lui et les siens ! qu'est devenu cet exilé, ce spirite éclairé, cet homme d'action si énergique et si sage ? Nous l'avons demandé en vain !

Mme Leüe, femme distinguée, chef de groupe, amie de Mourad, a vu deux fois sa propriété entière détruite par le feu, à Constantinople ; cette intéressante et nombreuse famille fut ruinée !

Nous le pensons, avec ces faits réels, vécus, M. le Dr de Regla, l'une des victimes de Yildiz, eût pu créer un volume des plus intéressants. Un Duneau, un Cléanthi-Scalieri, deux forces, pouvaient changer complètement la face de l'empire ottoman, de concert avec le sultan Mourad qui eût mis en œuvre cette énorme puissance de huit millions de Grecs voués au progrès.

Mourad est un humanitaire, un spiritualiste militant, un homme que guide la plus belle des philosophies ; puisse-t-il vivre, cet énergique et ce sage, et être replacé à la tête de l'empire, pour le régénérer à l'aide de son inflexible volonté. C'est notre vœu pour 1897.

12 décembre 1896.

P.-G. LEYMARIE.





LA BOUSSOLE DE L'AVENIR

(Tiré des journaux italiens.)

Le frère Tranquille annonce à ses lecteurs, un nouveau livre de spirisme, intitulé : *Introduction au spiritualisme expérimental moderne*, par M. M.-T. Falcomer (1). Actuellement nous voulons parler de l'impression que la lecture de cette œuvre a produite sur le génial professeur de psychiatrie, *César Lombroso*, et l'évolution d'idées qui s'est faite chez ce savant, en l'orientant vers la doctrine spirite, « *cette boussole de l'avenir* ».

C. Lombroso a écrit la lettre qui suit, à l'auteur du volume cité ci-dessus : « Votre travail est très beau, il vient me séduire complètement. Je suis « dans le spirisme, comme un léger caillou entraîné par un courant irrésistible ; je n'ai pas encore abordé la rive, mais les ondes m'y entraînent « et je finirai par habiter cet astre nouveau. A cette heure, je ne suis pas le « seul qui soit ainsi secoué. Du reste, dans un an, je publierai un livre. » Dans une lettre suivante, adressée au même auteur, il prétend s'occuper toujours plus de cette question passionnante et tant débattue du spirisme ; il dit : « Je finirai par y croire complètement, car je suis comme une pierre qui descend vers la vallée, portée par le courant. Votre préface m'a charmé, et surtout les notes qui terminent le volume.

Qui eût dit que le grand maître en anthropologie, Lombroso, en arriverait à ce point, après avoir tant malmené le spirisme ? Nous attendons avec impatience son volume sur ce sujet, pour connaître les réponses de ses disciples.

Nous devons honorer grandement l'homme qui indique à la science, avec tant de courage, comment on doit s'incliner, devant les grandes vérités que le fait brutal révèle.

LE CIRCOLO LIVORNESE DI STUDI PSICHICI vient d'être fondé, pour faire l'analyse des phénomènes spirites ; nous sommes heureux de cette bonne nouvelle, et nous promettons toute notre sympathie aux honorables

(1) Brochure grand in-8, Librairie des sciences spirites et psychiques, 42, rue Saint-Jacques, à Paris, 1 fr. 50.

membres de ce cercle ; c'est avec le plus vif plaisir que nous ferons leur connaissance.

Salut cordial aux organisateurs :

MM. Le Commandeur Sebastano Fenzi,	<i>Président.</i>
Le Docteur Carlo Tasoti	<i>Vice-Président.</i>
Le Docteur Rito Bucelli	<i>Bibliothécaire.</i>
Arturo Bordoni.	<i>Caissier.</i>
Adolfo Giani	<i>Pourvoyeur.</i>
Giovanni Maresca.	<i>Secrétaire.</i>
Lieutenant Giuseppe de Lorenzi .	<i>Conseiller.</i>
Mario Marais.	<i>Id.</i>
Gidio Gallinaro	<i>Id.</i>

Nous serons heureux de connaître les travaux de ce Cercle ; la *Revue* en dissertera.

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE : DIEU, CHRIST, CHARITÉ

Le 3 octobre 1879, les groupes de Rio-de-Janeiro se sont fusionnés et depuis, sous le nom de Société académique, ils ont traduit et édité les cinq ouvrages fondamentaux d'Allan Kardec, nous leur en avons donné l'autorisation, et aussi, plusieurs autres ouvrages qui se trouvent à Rio-de-Janeiro, dans leur librairie, rua da Alfandega, 342, 1^e Andar. La Société nous écrit la lettre suivante :

Messieurs et chers confrères,

La Direction centrale, dans la séance 57^e, célébrée aujourd'hui, a résolu de *vous offrir, en témoignage d'amour fraternel, les Statuts du Centre*, qui accompagnent cette lettre, et de *demandeur votre avis sur les articles qui devront être modifiés* pour répondre à la mission de la philosophie spirite, synthèse de la religion et de la science, et établir la fraternité et la paix universelle, résumées dans la devise : Dieu — Amour — Liberté.

Représentant. Notre dévoué confrère, P.-G. Leymarie, a été honoré du titre de *représentant de la direction du Centre spirite du Brésil*, composé exclusivement des représentants et délégués de toutes les agglomérations, sociétés, groupes et journaux spirites, qui constituent le Congrès spirite permanent du Brésil. (Article 1^{er} des statuts.)

Propagande : Le Centre a décidé que la Société académique, Dieu — Christ — Charité, doit publier, en France, une *nouvelle édition portugaise des ouvrages* de notre maître Allan Kardec, faite sous la surveillance de la Société, pour la *continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec*, devenue Société de librairie spirite. Nous demandons, pour cela, votre permission et votre aide.

Notre orientation. Nous vous envoyons la traduction de notre définition, *Ce que c'est que le spiritisme*, publié sur la couverture des statuts.

Hommage. Pour la considération que nous avons pour vous, cette lettre sera accompagnée de sa traduction française.

Nous saluons tous nos frères spirites de France et du monde, au nom de tous les spirites du Brésil : Dieu — Amour — Liberté !

Pour la *Direction Centrale*. (voyez art. 16 et 18 des statuts).

Ce *Centre spirite* important nous envoie la déclaration suivante, traduite en français :

CE QU'EST LE SPIRITISME

14 août 1896.

« D'après les observations et l'explication des phénomènes spirites ; d'après la solution scientifique que le spiritisme donne à tous les faits qui sans lui ne peuvent être expliqués, et d'après ses rapports directs avec toutes les branches des connaissances humaines, le spiritisme peut se définir ainsi : la science des sciences.

« Il opère un changement moral chez les hommes les plus arriérés et les ramène à l'amour de Dieu et du prochain ; il rend inébranlable la conviction de chacun dans la vie future, base de toutes les croyances religieuses ; il les délivre de toutes les superstitions ; il peut donc se définir ainsi : la religion des religions.

« Le spiritisme ne laisse pas isolées les deux révélations sur Dieu et la vie future, car elles ne sont pas antagonistes ; comme il a le pouvoir d'établir l'union entre ces deux ordres de vérités et de mettre en accord les deux manifestations de l'intelligence humaine ; en le considérant sous ces deux points de vue, *le spiritisme est*, il doit être, la philosophie, la synthèse de la religion et de la science.

Ces déclarations sont imprimées à la troisième page de la couverture de nos statuts. »

Nous avons répondu que nous acceptons ce qui nous était proposé, l'impression des cinq volumes en portugais ; il nous a paru utile de donner quelques conseils amis, ceux que dicte l'expérience.

Nous les remercions, ces hommes dévoués, et pour la confiance qu'ils ont mise en nous, et pour le titre fraternel et honorifique qu'ils veulent bien donner à l'administrateur et rédacteur, M. P.-G. Leymarie.

Au nom de la Société : MM. P. Puvis et F. Vincent.

Direction centrale du Centre da União spirita, à Rio :

Antonio Pinheiro Guedes, docteur-médecin — Le professeur, Angeli Torteroli — Augusto-Eliorda Silva, photographie — L'artiste Domingos Montere Gali — L'imprimeur, Carlos J. de Lima et Cirne — L'avocat, Ernesto Silva — le négociant, José-Antonio Val de Vez — José de Gouvêa Mendonça, Juarda-Livros — José de Maria Barreto, docteur-médecin — L'industriel José-Maria Parreira — M.-J. Morrena Maximino, négociant — Salustiano-Y. Monteiro de Barros — Le major Julio-Cesar Leal.

Salut cordial à tous ces hommes de bonne volonté.

M. Falcomer nous écrit « que M. Cavalli a publié une brochure sur le « *Silence de W. Crookes* ; nous ferons connaître cet opuscule à nos lecteurs.

« *L'Union Kardechiana*, à l'heure actuelle, compte 200 membres, malgré « ce temps de réaction de prêtres, c'est bien quelque chose que cette affirmation de chercheurs intelligents. »

VICTOR HUGO ET LE SPIRITISME

Tiré du *Gaulois*, 26 novembre 96. — Londres, 24 novembre.

Le titre de la nouvelle pièce de M. Victorien Sardou, *Spiritisme*, que je viens d'apprendre par télégraphe, donne une haute saveur d'actualité à ces fragments inédits du « *Journal de l'Exil* », dont je suis heureux d'offrir la primeur aux lecteurs du *Gaulois*. Rédigé à Jersey et à Guernesey par la fille de Victor Hugo, Mlle Adèle Hugo, le « *Journal de l'Exil* », non publié jusqu'ici, est en la possession de M. Davey, le bibliographe anglais bien connu. On verra par les fragments que j'ai la bonne fortune de pouvoir reproduire comment Victor Hugo fut amené graduellement à croire aux phénomènes du spiritisme, sur lesquels, bien entendu, nous faisons toutes les réserves que la religion et la science nous commandent.

Les récits sont datés de Jersey :

« 23 mars 1854. — Jersey est une île remplie de légendes. Il n'est pas un rocher, pas une vieille ruine qui n'ait passé pour avoir été hanté par des apparitions. Quelques-uns prétendent que le diable leur est apparu et, tout en s'armant de croix, montrent avec effroi la marque des pieds de l'éternel antagoniste du genre humain ; d'autres, plus heureux dans leurs aventures, assurent avoir vu la Vierge, et, tout en défilant pieusement leur chapelet, montrent avec vénération l'extrémité du rocher où la Mère du Christ s'est

laissée voir. Marine Terrace elle-même avait eu sa légende, son spectre, son fantôme.

« Pour conjurer ou évoquer l'ombre qui, dit-on, errait chaque soir, au bas de la terrasse, on avait jugé à propos de dessiner une grande croix noire sur le mur qui séparait la terrasse de la mer. Une nuit, il y a de cela trois mois, un jeune ouvrier revenait de son ouvrage, il allait vers l'église Saint-Luc, qui fait vis-à-vis à Marine Terrace. Tout à coup, il vit se dresser, au bout du chemin, une forme blanche et immobile. Cette forme était toute de feu, ce qui, a-t-il-dit, la faisait paraître toute blanche. L'ouvrier s'arrêta épouvanté. Faisant un violent effort sur lui-même, il continua sa route, et courant, éperdu de terreur, il passa devant le spectre de flamme.

« L'apparition se présenta encore à diverses reprises et bientôt elle fut galamment surnommée la Dame Blanche, et passa pour être le génie familier, ou l'ange gardien de Marine Terrace. La première fois qu'on parla à mon père de l'aventure de l'ouvrier, il en sourit un peu, et même beaucoup. Néanmoins, il entendait chaque nuit des bruits étranges dans sa chambre. Tantôt ses papiers remuaient sans qu'il y eût de vent, tantôt il entendait des coups frappés dans son mur. Mes frères, dont les chambres avoisinaient celles de mon père, entendaient les mêmes bruits.

« Il y eut d'autres choses non moins singulières. Le soir même de la mort de Tapner, l'incendiaire, ma mère après avoir fermé la porte de sa chambre à clef, s'endormit et oublia d'éteindre la bougie. La nuit était très calme, et il n'y avait pas le moindre souffle d'air. Ma mère se réveilla dans l'obscurité. *La bougie, sans être consumée, était éteinte ! Qui l'avait soufflée ?*

« Dans la nuit du 22 février, mon père rentre à onze heures ; il passe devant le salon situé au rez-de-chaussée, et dont les fenêtres donnent immédiatement sur la rue ; il vit les fenêtres sombres. A deux heures mes frères rentrent et les virent étincelantes comme si elles avaient été splendidement illuminées par un grand feu et par des bougies allumées. Mes frères rentrèrent très étonnés ; et pour éclaircir la chose, ils voulurent ouvrir le salon ; mais il était fermé à double tour.

« François Hugo, commençant à être plus fatigué qu'intrigué, alla se coucher. Charles, plus tenace, me demanda la clef, je ne l'avais pas. Charles la chercha et, ne la trouvant pas, de guerre lasse, et se voyant tout seul, il s'enfuit avec une certaine terreur que les hommes les plus braves comprendront.

« Hier soir, Charles s'amuse par hasard à faire parler une table, il demanda son nom à l'Esprit qui y était. L'Esprit déclara se nommer la Dame Blanche et ne pouvoir parler qu'à trois heures du matin, dans la rue. Mon père rentra, on lui dit la chose : il trouva l'heure du rendez-vous un peu gênante,

sur une route si déserte, et conclusion faite il préféra son lit au fantôme.

« Tous les habitants de Marine Terrace se retirèrent prudemment dans leur chambre à coucher, préférant un lit bien chaud à une route glacée lors même que cette route glacée serait ornée d'un spectre. Nous dormions tous du sommeil de l'exil ; mon père seul était éveillé et travaillait dans son lit, comme cela lui arrive quelquefois. Tout à coup, il entend un violent coup de sonnette. Alors il se souvient du rendez-vous donné par la Dame Blanche. Il allume sa bougie, regarde l'heure à sa montre. Il était juste trois heures. Les spectres seraient-ils exacts ? Mon père, saisi d'une horreur sacrée, resta chez lui, et n'osa pas troubler le mystère.

« Les esprits faibles croient aveuglément au mystère, les esprits forts le nient, les grands esprits sont sérieux devant l'inconnu... Ils ont l'horreur sacrée comme mon père et ils répètent avec l'Hamlet de Shakespeare : « Il y a plus de choses sous le ciel que la philosophie des hommes n'en peut expliquer. »

Autre fragment du manuscrit. Toujours à Jersey, à quelques jours d'intervalle :

« Conversation à Jersey après le déjeuner, Victor Hugo s'assied et dit :

« — Il est curieux de voir comme les idées que nous énoncent les tables percent partout. Je lisais hier un détestable article de Capo de Feuillide, où il combattait l'idée d'un monde antérieur et postérieur à celui-ci, idée présente dans les livres de Jean Reynaud, de Victor Hennequin (entaché de folie) et dans la plupart des livres qui paraissent maintenant. Ce Capo de Feuillide blâme précisément ce qu'il y a d'élevé et de grand dans la doctrine des « tables ».

La conversation continue entre Victor Hugo, sa femme et sa fille. On vient à parler de l'enfer. Mlle Adèle Hugo rappelle que le paganisme avait aussi son enfer. « Ixion, les Danaïdes, dit-elle, sont des damnés. »

Victor Hugo reprend sa fille :

— C'est l'ombre d'Ixion, dit-il, c'est l'ombre des Danaïdes. Ce sont plutôt des symboles que des êtres réels.

Mme Victor Hugo prenant la parole s'émerveille de voir que les révélations des tables tournantes « donnent une âme aux bêtes et aux cailloux. »

Et Victor Hugo continue :

— Oh ! certainement les révélations des tables sont en immense progrès.

Le poète vient à parler du communisme des religieux et trouve que ce communisme est encore plus rude que celui rêvé par les socialistes. Et Victor Hugo dit :

— Qu'y a-t-il de plus communiste que sainte Thérèse elle-même? Lorsque la marquise de Bivas, ayant pris le voile, dit devant elle : « Allez chercher mon livre d'heures », sainte Thérèse lui répondit : « Retournez dans le monde ! » Il était défendu d'énoncer même le pronom possessif. La marquise de Bivas aurait dû dire : *le* livre d'heures, et non *mon* livre d'heures.

« ADELE HUGO. — Pouvait-on dire : « Je vais me coucher ? »

» VICTOR HUGO, *souriant*. — Je le suppose. — En fait de communisme, il y a mieux encore. Quand un capucin avait perdu son père ou sa mère, on ne le lui disait même pas à lui-même. On assemblait les capucins et l'on disait : « Mes frères, un de nous a quitté ce monde ».

Et revenant à la vie future, Victor Hugo dit : « L'avenir, ce sera la liberté dans la lumière, on découvrira les lois, et après les avertissements, les hommes seront libres d'y manquer à leurs risques et périls. Tant pis pour ceux qui se suicideront et se jetteront dans le feu sachant que le feu brûle ! »

Cette conversation, si curieuse, se complète par cette autre conversation tenue au mois de juin 1855, toujours à Marine Terrace, et où Victor Hugo revient — précisément à propos du suicide — sur la vie future. La conversation a lieu entre Victor Hugo et son fils Charles :

Juin 1855. — Conversation à Marine Terrace, à Jersey... sur le suicide.

« CHARLES HUGO. — L'excès de la douleur peut excuser le suicide.

« VICTOR HUGO. — Moi, je dirai excuser, mais non pas absoudre. Je regarde le suicide comme une chose très grave; personne n'a le droit de briser ses fers et de sortir de la vie; d'abandonner la maison que Dieu nous a donnée en nous mettant dans ce monde.

« Je crois que le crime du suicidé doit avoir pour châtiment une punition derrière ce monde-ci, surtout lorsque le suicidé a quitté la vie sans raison dominante, sans douleur extrême. Je crois qu'alors Dieu lui fait recommencer dans des conditions plus dures cette existence qu'il a volontairement brisée.

« AUGUSTE VACQUERIE. — Gérard de Nerval, remplaçant un lundi Théophile Gautier, absent de son feuilleton de théâtre, a fait paraître dans la *Presse* un article sur le suicide.

« A ce propos, Gérard de Nerval analysait une pièce, dont le titre était le *Mort vivant*, et dont le sujet était celui-ci : un homme qui, désespérant de la femme qu'il aimait, s'ennuyant d'être pauvre et dégoûté de la vie, finissait par se brûler la cervelle; à peine était-il mort et enterré que son âme assistait à la vie qu'il aurait menée s'il avait eu le courage de la continuer.

Le suicidé voyait une lettre qui lui aurait donné un héritage considérable ; il voyait la femme qu'il avait aimée, l'oublier pour d'autres, divers accidents arrivaient, et, mort, il assistait à la vie.

« CHARLES HUGO. — L'idée est très belle !

« VICTOR HUGO. — Oui, c'est une idée belle et neuve, on pourrait tirer un grand parti de ce sujet. En 1838, j'avais proposé à Antenor Joly de faire un *Théâtre fantastique* ; la chose a échoué par la bêtise des directeurs, mais rien n'est plus beau que le fantastique mêlé au drame humain ; par exemple, qu'y a-t-il de plus étonnant que l'apparition du commandeur dans le *Don Juan* de Molière ? Seulement Molière a eu tort d'appeler sa pièce le *Festin de Pierre* ; il aurait dû l'appeler le *Convive de Pierre*, ce qui est traduit littéralement de l'espagnol. Le *Convive de Pierre* est autrement terrible que le *Festin de Pierre*, titre dont on ne comprend pas beaucoup le sens. Tout ceci n'empêche pas Molière d'être le plus grand poète du siècle de Louis XIV ; ce qui laissait à Boileau le soin de lui trouver du talent *seulement comme rimeur* et aux grands seigneurs de son temps de le traiter seulement comme un poète comique... »

Pour ne nous en tenir qu'au point de départ de cet article, on voit la marche progressive de l'esprit spirite dans la pensée de Victor Hugo. Mais il est un document encore plus probant et c'est une lettre écrite par l'illustre poète à Mme Emile de Girardin au mois de janvier de cette même année 1855, lettre qui, répondant à Mme de Girardin, se termine ainsi :

« Les tables nous disent, en effet, des choses surprenantes. Que je voudrais donc causer avec vous, et vous baiser les mains, ou les pieds, ou les ailes ! »

Cette lettre a encore une signification plus nette dans ce post-scriptum :

« Nous vivons dans un horizon mystérieux qui change la perspective de l'exil — et nous pensons à vous à qui nous devons cette fenêtre ouverte. *Les tables nous commandent le silence et le secret.* Vous ne trouverez donc dans les *Contemplations*, rien qui vienne des tables, à deux détails près, très importants il est vrai, pour lesquels j'ai demandé permission et que j'indiquerai par une note. »

Mais il y a mieux, et c'est la note suivante écrite quelques semaines après sur le manuscrit de la *Légende des siècles* :

« Continuation d'un phénomène étrange, auquel j'ai assisté plusieurs fois, c'est le phénomène du trépied antique. Une table à trois pieds dicte des vers par des frappements, et des strophes sortent de l'ombre. Il va sans dire que je n'ai jamais mêlé à mes vers un seul de ces vers venus du mystère ; je les ai toujours religieusement laissés à l'Inconnu qui en est l'unique

auteur. Je n'en ai même pas admis le reflet, j'en ai écarté jusqu'à l'influence. Le travail du cerveau humain doit rester à part et ne rien emprunter aux phénomènes.

« Les manifestations extérieures de l'Invisible sont un fait et les créations intérieures de la pensée en sont un autre. La muraille qui sépare les deux faits doit être maintenue dans l'intérêt de l'observation et de la science. On ne doit lui faire aucune brèche. A côté de la science qui le défend, on sent aussi la religion, la grande, la vraie... qui l'interdit. C'est donc, je le répète, autant par conscience religieuse que par conscience littéraire, par respect pour le phénomène même, que je m'en suis isolé, ayant pour loi de n'admettre aucun mélange dans mon inspiration et voulant maintenir mon œuvre telle qu'elle vit, absolument mienne et personnelle. »

Est-ce assez curieux ? Voilà qui sera lu avec quelque intérêt par M. Victorien Sardou.

T. BEAUGEARD.

SPIRITISME !

Figaro du 23 novembre 1896.

Tel est le titre de la nouvelle pièce que M. Victorien Sardou vient d'écrire pour Mme Sarah Bernhardt et qui va être jouée à la Renaissance.

Ce titre et ce point d'exclamation, on nous les cachait, à tout le monde, depuis un mois ! Personne au théâtre ne le connaissait, pas même le directeur de la Renaissance, et Mme Sarah Bernhardt elle-même a voulu l'ignorer jusqu'à hier. Le maître dramaturge s'entend, du reste, à merveille, à prolonger ces petits mystères autour de ses œuvres nouvelles. Il trouve toujours le moyen de poser quelque point d'interrogation autour duquel tourne pendant des jours la curiosité inquiète des informateurs.

— Tenez, regardez, nous disait tout à l'heure l'auteur en écrivant ce titre devant nous. Comprenez-vous, à présent, pourquoi j'en ai tant fait mystère jusqu'à la dernière minute ? Spiritisme ! c'était dévoiler le sujet même de la pièce, mettre des gens sur la piste, le laisser déflorer peut-être par quelque théâtre secondaire ! Que sais-je !

« Je vais vous écrire moi-même ma distribution, comme cela il n'y aura pas d'erreur. Elle n'est que provisoire, d'ailleurs, et peut-être, ce soir même, aurons-nous quelque modification à y apporter. »

M. Sardou prend une feuille de papier et écrit de sa petite écriture d'instinctif, dont toutes les lettres sont séparées les unes des autres :

Spiritisme ! Trois actes.

Le 1^{er} acte et le 2^e à Saint-Jean-de-Luz. — Le 3^e à Quiberon. — Il s'interrompt : — On peut faire de jolis décors dans ces endroits-là ! » Puis il continue :

DISTRIBUTION

Valentin Clavières, MM. Guitry. — Robert d'Aubenas, Brémont. — Manoël Clavajal, Havanais, Deval. — Le D^r Parisot, Laroche. — Le D^r James Douglas, Ecossais, Clerget. — Maresco, Angelo. — Georges d'Aubenas, frère de Robert, Deneubourg. — Des Aubiers, Brunières. — Philippe, Colin. — Simone, femme de Robert, Mmes Sarah Bernhardt. — Yvon, Saylor. — La comtesse Thécla Wasilevitch, Marguerite Caron. — Raymonde, femme de Georges, Labadie. — Gilberte, femme de des Aubiers, Desverger.

Nous demandons à M. Sardou si rien de particulier ne s'est produit à la lecture ?

— Non, rien, sinon que Sarah a pleuré comme une Madeleine, et qu'on a trouvé tout cela très bien.

— Les personnages, quels sont-ils ?

— Eh bien, voici : Guitry fera un Parisien un peu persifleur, bon enfant, ami de Sarah, qui, elle, vous le devinez, joue une emballée, une passionnée, comme toujours. Brémont sera un brave homme, l'honnête et loyal mari de Sarah, bien campé, bien assis, tout à fait sa nature. Deval jouera l'amant de Sarah, une sorte de jeune vaurien sans scrupule ; ça lui ira très bien, il a souvent réussi le personnage. Laroche représentera la science matérialiste, un de ces médecins fermés à tout ce qui n'est pas la matière, qui ne croient à rien du domaine de l'impalpable ; Clerget, en médecin écossais, intelligent, sensible, ouvert, sera l'antithèse du médecin français. Voilà les principales figures, je veux dire les plus marquées, de la pièce.

Quant au sujet ?

— Oh ! pour cela, ne me demandez rien ! On ne peut pourtant pas, voyons, s'amuser à déflorer soi-même son sujet deux mois avant la représentation. Il y a assez d'indiscrets qui s'en chargent, tout de travers d'ailleurs.

— Pourtant, il est aisé de deviner que la pièce roule sur le spiritisme !...

— En effet, ce n'est plus un mystère : c'est vrai, c'est le spiritisme qui est le fond de la pièce ; on y verra même une table consultée qui répond en frappant...

— Un détail, au moins : vous avez fait mourir Sarah plusieurs fois... meurt-elle encore ?

— Non, cette fois. Au contraire, la pièce *fini bien*. Il y a une mort : celle de Marguerite Caron, qui meurt après le premier acte, mais on ne la voit pas, elle disparaît de la pièce, voilà tout.

— Un mot encore : avec ce qu'on sait de vos goûts pour l'occultisme, ce ne sera pas une satire du spiritisme ?

— Loin de là ! C'est que je suis un convaincu, moi, et c'est qu'il y a longtemps que je le suis ! Tel que vous me voyez, depuis quarante ans, je m'occupe de spiritisme ; vous avez devant vous un homme qui a tout fait, tout vu en ces matières ! Oui, j'ai vu des fleurs tomber de mon plafond ! oui, de mon plafond !

« J'ai même été un médium surprenant ; j'ai écrit sur des ardoises des choses extraordinaires ! Oh ! je vous en raconterais !... Et je suis même très fier, aujourd'hui que les plus grands savants du monde, les géologues, les chimistes et les physiciens les plus renommés d'Angleterre, commentent à croire à ces phénomènes inexplicables — parce qu'ils les ont vus — de pouvoir dire que je suis un précurseur du spiritisme ! »

APPARITIONS DE FANTOMES

Cher Monsieur Leymarie : Jésus a dit à ses disciples : « J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pourriez encore les supporter. »

Aujourd'hui l'humanité ayant progressé, tout porte à croire qu'elle est en état de les comprendre. C'est pourquoi Dieu nous a donné la science du spiritisme et la preuve que l'humanité est mûre pour cette science, c'est qu'elle existe et se développe, qu'elle embrasse l'humanité entière comme dans un immense réseau.

Il est inutile de nier et de railler, comme autrefois il était inutile de nier et de railler les faits avancés par les savants tels que Copernic, Galilée, etc. Et encore, ces faits étaient alors moins connus que le sont maintenant ceux du monde des Esprits.

Comme autrefois, les premiers opposants sont les savants ; ils le seront avec des exceptions jusqu'au jour où se voyant isolés, ils reconnaîtront humblement que les nouvelles découvertes (comme la vapeur, l'électricité et le magnétisme, qui jadis étaient inconnus), ne sont pas le dernier mot des lois de la nature.

Ils auront une grande responsabilité devant les générations futures pour n'avoir pas accueilli la science nouvelle comme la sœur des autres, et l'avoir repoussé comme une folie.

Cela est vrai, le spiritisme n'enseigne rien de nouveau en proclamant l'existence d'une âme, la vie d'outre-tombe et la réincarnation, puisque le Christ en a parlé ; mais le spiritisme lève les doutes et jette une nouvelle lumière sur cette question. Il serait absurde de considérer comme inutiles les enseignements du christianisme, et de les croire remplacés par le spiritisme ; au contraire, on doit se fortifier à la source des vérités chrétiennes pour lesquelles le spiritisme est une lumière nouvelle, afin que notre intelligence et notre orgueil ne nous égarent pas.

Le spiritisme nous apprend avant toute chose, que : « Hors l'amour et la justice, hors la charité point de salut, point de félicité », c'est-à-dire, qu'il faut aimer son prochain comme soi-même. En s'appuyant sur cette vérité chrétienne, le spiritisme ouvre la voie à l'accomplissement de cette parole de Jésus-Christ : « Un seul troupeau et un seul pasteur. »

Voici deux récits intéressants, ils plairont aux lecteurs de la *Revue spirite*. Le premier est une histoire extraite du journal d'un évêque russe.

Il y avait, dans un couvent grec orthodoxe de Moscou, un ancien aumônier de l'armée, le père Ivan ; sur ses vieux jours il s'énivrait assez souvent. Plusieurs avertissements de ses supérieurs restant sans effet, il fut décidé de le suspendre de ses fonctions de prêtre ; on obtint l'assentiment de l'archimandrite Filarète.

Or, dans un rêve, l'archimandrite Filarète vit son prédécesseur, l'archimandrite Platon, qui lui dit : « Filarète, pardonnez au père Ivan qui a péché ! » — La nuit suivante l'archimandrite Filarète vit en rêve l'empereur Alexandre I^{er} qui lui dit : « Filarète, soyez indulgent, ne frappez pas le brave père Ivan dans votre colère ! » Dans la troisième nuit, l'archimandrite Filarète, vit en rêve, le feld-maréchal Kutusoff-Smolensky, qui lui dit : « Filarète je vous en supplie, ne jugez pas trop sévèrement mon confesseur, le père Ivan ; pardonnez à sa faiblesse ! ».

L'archimandrite Filarète ne connaissant personne du nom d'Ivan, était embarrassé, lorsque ses yeux tombèrent sur un dossier intitulé : « Rapport sur l'incorrigible prêtre Ivan, qui a été, par punition, suspendu de ses fonctions de prêtre. » Ce fut un trait de lumière ; l'archimandrite fit appeler le père Ivan qu'il interrogea, il apprit ainsi que le moine avait eu pour professeur et pour protecteur l'archimandrite Platon ; qu'il avait pris part à la campagne de 1812 contre Napoléon I^{er}, et avait été remarqué par l'empereur Alexandre I, qui, après une messe d'action de grâces, lui avait baisé la main ; qu'enfin il avait confessé et administré le feld-maréchal Kutusoff-Smolensky, avant sa mort.

L'évêque Filarète fit au père Ivan une admonestation toute paternelle, et

lui dit simplement : « Allez, frère, et ne péchez plus ! » — Le père Ivan ne retomba plus jamais dans sa mauvaise habitude.

Le second récit, très intéressant, se trouve dans le journal « Progressive Thinker », du 28 décembre 1895. — Le prince Charles de Danemark, fiancé à la plus jeune fille du prince de Galles, est spirite et médium. Plusieurs membres de la famille royale croient au spiritisme. Le prince et la princesse héritiers de Dannemark et leurs enfants, sont persuadés d'avoir été visités par les invisibles à leur dernier voyage en Suède.

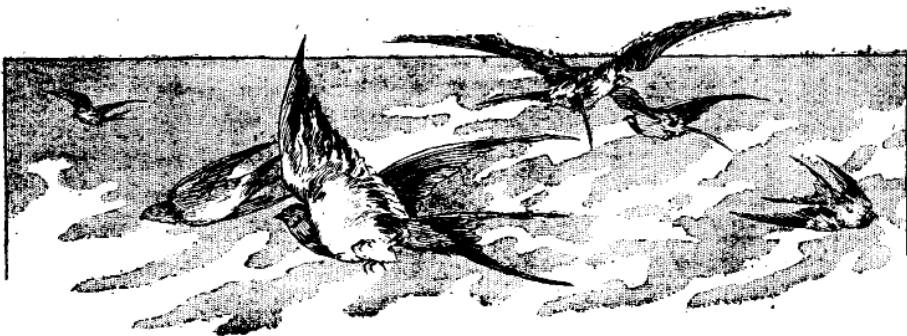
Ils étaient logés dans le palais royal de Stockholm, qui passe pour être hanté ; cette réputation est tellement enracinée, qu'après l'assassinat de Gustave III tout le bâtiment fut démoli au ras du sol, et reconstruit dans le but d'en chasser les esprits. La nuit qui suivit l'arrivée des hôtes royaux à Stockholm, leur chambellan, le comte de Moltke, fut soudainement jeté hors de son lit sur le parquet, sans pouvoir se rendre compte comment cela s'était fait. Le lendemain matin, le prince Christian couché dans une chambre voisine, se plaignit d'avoir été réveillé, la nuit, par le bruit d'une lutte à côté de son lit sans qu'il pût y rien comprendre. Deux jours après, le soir, la princesse Louise fiancée du prince de Schaumburg-Lippe, en levant les yeux de sur la table où elle était occupée à écrire, vit de l'autre côté de celle-ci un fantôme la regarder fixement ; elle jeta un cri, se sauva et s'évanouit dans le couloir.

Plusieurs nuits après, le prince Charles, fiancé de la princesse Maud, entrant dans une chambre non éclairée pour y chercher un objet oublié, en sortit précipitamment, pâle et tremblant, assurant que la pièce était pleine d'hommes armés qui l'avaient forcé à se retirer.

La dernière apparition eut lieu la veille du départ des visiteurs danois ; dans une partie de whist que faisaient le prince et la princesse héritiers de Danemark, avec leur fils Charles et le roi Oscar, subitement l'expression du visage du prince Charles attira l'attention de son partenaire ; il était pâle comme la mort, les yeux lui sortaient de la tête, il regardait dans l'espace, comme fasciné. Quand il put se ressaisir, il dit avoir vu un fantôme ensanglanté, de l'autre côté de la table, qui avait disparu à travers le mur.

JOSEPH DE KRONHELM.





NÉCROLOGIE

Un soldat, écrivain et historien, *le général député Iung*, est décédé le 3 octobre 1896, à l'âge de 63 ans, à Paris. Une assistance nombreuse, composée d'hommes politiques, de députés et de sénateurs, le groupe parlementaire de la défense nationale, celui de la commission de l'armée, une délégation de la Ligue-franco-italienne ; les membres de la Société de la plume et de l'épée et d'unionistes des sociétés d'instruction militaire en France, entouraient la dépouille mortelle de leur président tant aimé et honoré.

Un bataillon d'infanterie avec musique en tête, une compagnie de cuirassiers, deux batteries d'artillerie lui rendaient les honneurs militaires.

Ce fut un *bénédictin*, que cet écrivain militaire sorti de l'état-major ; en lui ses supérieurs avaient la plus grande confiance et lui prédisaient le plus grand avenir.

Officier brillant sous l'empire, la vue de nos échecs, à Metz, le mit au rang des réformateurs ; il avait horreur du militarisme et des fautes graves que cet état de choses entraîne fatalement à sa suite.

Gambetta l'honorait tout particulièrement de sa confiance, car il fut aussi un journaliste militant et conséquent ; il avait une aversion profonde pour les nullités qui enrayent tout, à l'encontre de la véritable justice.

Son volume sur Bonaparte est une œuvre maîtresse, l'une des meilleures de notre temps ; il contient sur le militarisme de la révolution, des aperçus puissants, un tableau exact et fidèle qui forcent le penseur à méditer ; il y prouve, qu'en matière militaire, il y a, fatalement nécessaire, le contrôle civil recommandé par la première Révolution, et surtout, pour les chefs, une responsabilité impitoyable.

Depuis il a produit sur l'armée bien d'autres volumes d'une haute compétence, selon le dire de ses confrères d'armes, surtout sur le mouvement boulangiste et nos désastres de 1870. Naturellement, les pouvoirs routiniers le considéraient comme un écrivain trop indépendant, dangereux pour leur mode de procéder rétrograde. Ce général expérimenté, travailleur sans relâche, demandait que nous eussions toujours de jeunes géné-

raux à la tête de nos brigades, de nos divisions et de nos corps d'armée, pour écarter, définitivement, les vieux généraux ignorants qui compromettent nos forces militaires à force d'insuffisance et d'arrogante brutalité.

Chercheur et positiviste, le général m'honorait de sa bienveillante amitié, il discutait du spiritualisme moderne sans parti pris ; la jeunesse vénérât et aimait ce praticien émérite et il le lui rendait amplement.

Son fils, Théodore lung, notre ami spirite, mort cette année à Dunkerque, était un convaincu que la maladie a fauché à 30 ans ; il a laissé sa jeune veuve, avec deux enfants, Gaston et Lucile, sous la sauvegarde de notre S. E. C., l'estimable Mme Deconink ; il a dû recevoir son père, dans l'au-delà tous les deux protégeront ces mignons petits, aussi Berthe lung et sa mère, seconde femme du général.

A toute cette famille si honorable, si méritante, nos vœux, et toute notre sympathie.

Que les ancêtres les consolent et adoucissent leurs justes regrets.

A Châtellerault, est décédé M. Frey, capitaine d'artillerie ; fidèle serviteur de notre cause il était heureux de la préconiser, avec science et sagesse.

A ce frère, notre meilleure pensée et aussi toute notre sympathie.

P.-G. LEYMARIE.

L'OMNITHÉISME

SCIENCE DES LOIS DE LA VIE UNIVERSELLE

Au moment où la science moderne, arrêtée dans son essor, se trouve en présence de phénomènes nouveaux qu'elle ne sait expliquer et qui semblent souvent se mettre en contradiction avec elle-même, il est utile de jeter les regards sur les travaux des penseurs qui ont annoncé les grandes transformations devant conduire à la science de l'avenir et en ont indiqué les bases.

Parmi les ouvrages qui ont pressenti et tracé ces voies nouvelles, il en est un de vaste envergure, l'*Omnithéisme*, par Arthur d'Anglement, paru depuis quelques temps déjà. Dix volumes et brochures, sans compter les extraits, forment cette œuvre qui sera de toutes les époques, parce que les documents qui ont servi à l'édifier furent puisés dans les lois de la nature, bien plus que dans les bibliothèques.

Ce qui distingue cette œuvre originale de toutes celles qui l'ont précédée, c'est qu'elle démontre l'union indispensable de la substance et de l'esprit, la

substance étant le principe indispensable de toutes les réalités tangibles, et l'esprit exprimant la force impulsive qui communique aux êtres et aux choses la vie et les lois intelligentes qui les régissent.

Mais il ne suffit pas à la science pour devenir universelle — ce qui doit être son but suprême — de diriger seulement ses recherches vers les choses visibles, c'est-à-dire vers les choses qui tombent sous les sens, car on commence à s'apercevoir que le domaine de l'invisible est beaucoup plus vaste que celui du visible. Et comment arriver à ces connaissances mystérieuses, si on ne s'applique à les rechercher par une toute autre voie que celle préconisée jusqu'à nos jours et qui consiste à n'accepter d'autres sciences que les sciences expérimentales.

Cependant, ne faut-il pas s'élever à la conception générale de la vie universelle dans sa grande synthèse et à celle des destinées des êtres qui doivent nous être connues un jour ? Pour cela il faut faire appel, non seulement, à l'observation de ce qui nous est connu dans la nature qui nous environne, mais encore il faut constituer ce que l'on peut nommer la *science dialectique* ou du raisonnement (pratiquée dans les mathématiques), complément nécessaire de la *science expérimentale*, la première exprimant la *science de l'esprit*, ou de l'*invisible*, tandis que la science est la *science de ce qui est substantiel*, de ce qui est visible et tangible.

C'est donc en combinant ces deux sciences, comme se combinent l'esprit et la substance, que l'on pourra arriver à toutes les découvertes, à toutes les connaissances les plus transcendantes devant donner un jour pour produit la *science universelle* qui éclora graduellement des patientes études du génie humain.

Telle a été la route que s'est tracée l'auteur de l'Omnithéisme pour découvrir les bases de cette science universelle dont il a établi les principes fondamentaux.

Ces principes il les a trouvés dans les lois d'*analogie*, de *solidarité* et de *série*, couronnées par la loi de *progrès* qui les condense toutes en elle, et qui suffisent pour la manifestation de toutes les sciences. Comme tout ce qui existe, sous quelque aspect que ce soit, est une émanation de la *science universelle* qui est créatrice de toutes choses, il s'ensuit que ces lois, sont les guides souverains de toutes les formes d'existence et de tous les phénomènes de la vie des êtres soit individuels, soit collectifs.

Par la loi d'*analogie* se forment les *unifications universelles* faisant descendre toutes les espèces d'un plan unique ou archétype suprême qui suffit, à lui seul, pour constituer ces espèces dans leurs innombrables variétés, comme on peut le constater par l'étude approfondie de l'anatomie comparée.

Par la *loi de série*, on comprend le classement méthodique et régulier de tous les éléments de la nature, d'après la hiérarchie des valeurs consécutives des êtres et des choses. Ce classement harmonieux, comme on le constate d'une manière si évidente dans l'organisme corporel humain, où les organes se trouvent rangés dans un ordre ternaire constant, — nous donne, par analogie, le classement du *Grand Tout*, qui pareillement, affecte les mêmes dispositions numérales en sa grande série intégrale.

Ce n'est donc pas au hasard que se trouvent disséminées toutes les richesses de la création ; celui qui sait les rechercher avec ordre les trouve réunies avec un harmonieux accord formant entre elles un ensemble grandiose où tout est calculé avec une admirable précision. Et cette série est telle, que tout élément de la nature possède un casier spécial qui ne peut être occupé par aucun autre que lui, sous peine de porter atteinte au rangement préconçu qui doit régner dans le classement mathématique de toutes les formes de vie.

Enfin, par la *loi de solidarité* se créent les liens et les relations réciproques qui unissent tous les êtres du plus petit au plus grand et les rendent nécessaires les uns aux autres, chacun remplissant son rôle utile, dans le grand concert universel, car si cette solidarité n'existait pas pour relier entre elles, avec mesure, les fonctions vitales universelles, tout se dissolverait et s'anéantirait à jamais.

Au-dessus de ces trois lois apparaît la *loi de progrès*, la loi suprême sans laquelle toutes choses demeureraient stationnaires dans la nature parce que rien ne se perfectionnerait, et que les êtres et ce qu'ils engendrent n'acquérant aucunes qualités nouvelles, on ne verrait pas de promotions ascendantes concourir à la formation de destinées graduellement supérieures. C'est cependant la loi de progrès qui est le puissant propulseur de toutes les *modifications qualitatives* au moyen desquelles chaque être, même le plus chétif entre tous, est convié à gravir les diverses étapes de la vie nécessairement renouvelée, pour s'élever un jour, après d'incalculables durées, *jusqu'au règne divin*.

C'est pourquoi il n'y a point de mort, à proprement parler, il n'y a que la vie inextinguible, se manifestant par des carrières vitales successives servant au perfectionnement des êtres afin de les amener par la force des choses à acquérir tout ce qui constitue graduellement les *hautes facultés artistiques, morales et intellectuelles*.

Comment s'étonner des descriptions successives transcendantes — données dans l'Omnithéisme — des sous-règnes et des règnes dont les formes d'existence incessamment perfectionnées, seront toujours au-dessus du rêve de l'imagination la plus féconde ! Et comme le progrès ne peut

s'arrêter jamais dans son sublime essor, en parcourant sa carrière éternelle, celui qui souffre le plus aujourd'hui ne subit la souffrance que pour se perfectionner et agrandir les facultés de son âme, afin d'arriver de proche en proche au bonheur toujours surpassé par un bonheur plus grand encore, en compensation des mérites élaborés pour l'acquérir.

C'est ainsi que l'Omnithéisme est l'initiateur de la *science de l'avenir* dont il fait pressentir les merveilles indescriptibles.

(A suivre.)

UN PENSEUR.

DANS LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE

VOYAGE EN ASTRAL, ou *Vingt nuits consécutives de dégagements conscients*, par M. A. B., avec une préface, notes et notules par J. Marcus de Vèze. — 1 vol. in-18. Paris, 1896. — En vente dans les gares et dans les grandes librairies de la France et de l'étranger.

Il y a bien des gens qui prétendent qu'on ne peut plus rien écrire de neuf et d'original dans le genre roman.

A ceux-là, nous conseillerons de lire le *Voyage en Astral*. Nous déclarons n'avoir jamais rien lu de si intéressant, de si captivant, de si passionnant. Il est vrai que la donnée de ce roman est absolument étourdissante ; en effet, une partie de l'action, de l'affabulation se passe dans le monde réel, dans celui où vous et moi vivons, tandis que l'autre se passe dans l'*Astral*, c'est-à-dire dans l'au-delà, mais dans l'au-delà où, paraît-il, nous vivons tous dès cette vie dans le sommeil : seulement la plupart de nous n'ont pas conscience de ce qu'ils font pendant le sommeil, le rêve, pourrions-nous dire.

Tandis que l'un des personnages du roman de M. A. B. a, comme les fakirs ou les yoghis, le pouvoir de se dégager d'une manière consciente, ce qui lui permet de voir l'endroit et l'envers de ses personnages, c'est-à-dire ce qu'ils disent de la bouche et ce qu'ils pensent dans leur cerveau.

Nous le répétons, ce volume est un des plus curieux et des plus suggestifs que nous ayons lus, et en outre il est écrit en un style des plus coulants ; la narration se déroule avec une rapidité inconcevable mais non fatigante toutefois.

Il est vrai que l'auteur qui se cache sous ses trois initiales n'est pas à son coup d'essai, bien au contraire ; dans des journaux et des revues techniques d'occultisme et de théosophie, dans la *Curiosité*, dans le *Lotus bleu* et autres publications, il a publié des études qui ont eu beaucoup de succès et qu'il va réunir dans un volume sous ce titre : NOUVELLES ESOTÉRIQUES,

parmi lesquelles, nous mentionnerons : le *Sacrilège*, le *Drapeau noir*, l'*Ombrelle verte*, la *Jettatura*, la *Korrigane*, *La Roche du Maure*, etc.

LA PSYCHOLOGIE *devant la science et les savants*, 1 vol. in-12 de 300 pages par ERNEST BOSCH.

Tel est le titre d'un nouveau volume de Psychologie expérimentale que nous venons de parcourir hâtivement.

Sous ce titre, qui semble devoir traiter un sujet assez aride, l'auteur de tant d'ouvrages devenus aujourd'hui classiques (son dictionnaire entre autres), l'auteur disons-nous fait un examen rapide de toutes les grandes questions qui se rattachent à l'âme, mais plus particulièrement à la nouvelle force de l'âme reconnue aujourd'hui par un grand nombre de savants et dénommée FORCE PSYCHIQUE.

Voici une énumération très succincte des principales matières traitées dans la Psychologie de M. Ernest Bosch : l'od et le fluide odique, la polarité humaine, le fluide astral, le magnétisme, l'hypnotisme, la suggestion, l'hypnose, la catalepsie, le somnambulisme, la clairvue, la clair-audience, la télépathie, la médiumnité, l'extériorisation, la possession, l'obsession, la force psychique, le spiritisme, les *trois âmes* de l'homme, la magie, la goëtie enfin l'occultisme.

Comme on peut le voir, ce nouveau volume de Bosch est une petite Encyclopédie des sciences ou plutôt de la science occulte, et les profanes comme les initiés le liront certainement avec le plus vif intérêt.

Ces deux volumes sont en vente à la Librairie des sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques ; ils sont expédiés franco ; contre un mandat-poste de 3 fr. 50 pour l'un ou l'autre et de 7 francs les deux.

ENTERRÉS VIVANTS

Cher Monsieur Leymarie, la coutume d'enterrer des hommes vivants, en pleine possession de leur conscience, en Chine et dans certains cas, s'est transmise de siècle en siècle jusqu'à nos jours. Ce que l'on vient d'apprendre à ce sujet, ce sont les conditions dans lesquelles s'exerce cette coutume barbare.

Dans un numéro de la *Revue autrichienne d'Orient*, on trouve à ce sujet de curieux renseignements.

On enterre vivants seulement les individus qui, par leur maladie, leurs vices ou leurs passions, peuvent devenir un danger pour leur famille

et la commune qu'ils habitent. Tels sont les lépreux, les fumeurs d'opium, les voleurs de profession, les joueurs incorrigibles, etc., etc.

Les missions catholiques racontent qu'un missionnaire français, *Pitou*, qui a passé de longues années en Chine, eut l'occasion d'observer d'assez nombreux cas de ce genre, dans les contrées qu'il a habitées ; entre autres, que dans le district de Ichon-Look s'était établi une famille dont le père était un passionné fumeur d'opium. Quand il eut absorbé une quantité considérable de ce poison et que le narcotique produisit ses effets ordinaires, le malheureux perdit le goût du travail et négligea complètement ses champs.

Au bout de quelques temps, les cultures furent perdues et comme elles ne lui rapportaient plus rien, il résolut de s'en défaire. Le prix de la vente fut converti en opium et cette nouvelle provision ne tarda pas à disparaître, comme les autres. Que faire maintenant ? Il ne lui restait d'autres ressources que de vendre les différents membres de sa famille.

Sans trop de répugnance, il se décida tout d'abord à vendre sa femme et acheta de l'opium. Ensuite, il vendit deux ou trois de ses fils, mais au moment de vendre le dernier né, il dut répondre aux attaques du missionnaire *Pitou*, qu'un parent de l'ivrogne, converti au christianisme, était venu trouver en le priant de guérir le malheureux de sa funeste passion. Le missionnaire fit des efforts désespérés pour amener le buveur à s'amender, mais ce fut peine perdue. L'ivrogne promit d'abord tout ce qu'on voulut, puis aux instances répétées du missionnaire, il opposa la force de l'habitude, contre laquelle les meilleures résolutions du monde ne pouvaient tenir ; las des représentations de *Pitou*, il disparut quelques jours après, reparut et vendit son dernier fils.

Le prix de la vente épuisé, il eut recours au vol, déroba à ses parents tout ce qu'il put saisir, et trafiqua des tuiles qui couvraient le toit du temple de ses ancêtres. En présence de ce sacrilège, la famille prit le moyen suprême pour réduire le malfaiteur à l'impuissance ; quatre ou cinq jeunes gens vigoureux entrèrent chez lui, et, sans préambule, l'avertirent, que la famille les avait délégués pour la débarrasser de lui et l'enterrer vivant. Le condamné à mort ne proféra pas une plainte, ne fit pas entendre la moindre protestation, il se leva tranquillement, suivit les exécuteurs dans une vallée où une fosse fraîchement creusée était prête à le recevoir.

Il demanda, avant son enterrement, qu'on lui couvrit le visage avec de l'herbe fraîche. Ainsi fut fait, sans autre cérémonie.

Voici un autre exemple : Au village de Tchim-Cong, vivait un pauvre vieillard, âgé de soixante ans, atteint de la lèpre ; sa famille l'avait relégué dans une cabane isolée, afin d'échapper à la contagion du mal. Il n'allait

voir aucun membre de sa parenté, et son isolement absolu rassurait médiocrement ses connaissances, son fils et les parents de son fils; ces gens, toujours inquiets, envoyaient régulièrement auprès de lui un délégué, chargé de le prier d'aller s'installer dans une contrée éloignée, l'assurant qu'on pourvoirait toujours à tous ses besoins: tout était vain, il faisait la sourde oreille et restait tranquillement dans sa cabane.

Au bout de quelques semaines, cependant, sa maladie empira de telle façon qu'il présentait l'aspect le plus horrible; le danger de la contagion augmenta. La famille, affolée, lui fit demander s'il n'aimerait pas mieux mourir que de souffrir et de mener une vie aussi misérable, aussi inutile? On ajoutait que, s'il consentait à délivrer ses parents de leurs angoisses, ils lui feraient rendre les derniers honneurs, ordinairement réservés aux mandarins. Le lépreux répondit qu'il préférerait la vie à la mort et à l'enterrement le plus pompeux; mais que, voulant prévoir toutes les éventualités, il s'était procuré une dose suffisante d'opium pour s'empoisonner dans le cas où, contre toute attente, il serait pris du dégoût de la vie.

Un jour, son fils crut que le père s'était suicidé; il avait déposé suivant l'habitude, devant la porte du lépreux, la maigre chère qui lui était réservée chaque jour, il l'avait appelé par son nom et n'avait pas reçu de réponse. Des passants avaient joint leurs efforts aux siens, leurs cris réunis étaient restés sans écho. On s'était décidé, finalement, à bombarder la porte; le tonnerre des pierres rebondissant sur le bois n'avait pas déterminé le malade à donner signe de vie, on tint sa mort pour certaine. Son fils jugeant qu'il serait utile de le faire enterrer sans retard, afin que les mouches ne pussent répandre au loin la contagion de la maladie, courut au village et trouva des hommes qui consentirent à procéder à telle heure, à l'inhumation. Il allait rentrer chez lui, en attendant que le moment solennel fût venu, lorsqu'un voisin s'avisa de l'aborder et de lui dire, que la prudence la plus élémentaire, lui conseillait de vérifier d'une façon plus sérieuse le fait qu'il considérait un peu hâtivement comme acquis.

Le fils se rendit à ces observations, força l'entrée de la cabane et trouva son père gisant à terre, immobile. Le malade était bien réellement trépassé! Il n'y avait plus à en douter et il ne restait plus qu'à attendre l'arrivée des porteurs engagés. Cependant, à son grand étonnement, le mort se réveilla et déclara qu'il avait dormi d'un lourd sommeil. Le fils, trompé dans ses espérances les plus chères, très mécontent, avertit les porteurs de ne pas se déranger, mais ils déclarèrent ne vouloir point s'en aller sans recevoir les vingt francs promis pour leur peine. Voyant qu'on ne pouvait se défaire des porteurs, et ne voulant pas, de son côté, faire la dépense en pure perte, le fils et la famille tinrent conseil pour se tirer de ce mauvais pas.

La délibération fut courte, il fut convenu que le malade seul pouvait concilier toutes les exigences et dénouer la situation en se laissant enterrer vif, à l'instant, au lieu d'attendre une autre occasion; on lui fit part du résultat de la délibération et il fit quelques timides objections; il comprit vite que toute résistance était inutile, et comme on insistait sur cette considération que la vie d'outre-tombe serait infiniment plus agréable, il donna franchement son consentement. On acquit un cercueil et un habit de mandarin pour revêtir le lépreux, en reconnaissance du service qu'il rendait à sa famille. Les préparatifs demandant un peu de temps, la nuit arriva: on remit au lendemain de grand matin; la belle-fille du lépreux rôtit un poulet, découpa et cuisit des tranches de lard, prépara, en un mot, un festin, afin que le malade pût jouir la dernière fois des douceurs de la vie, avant de marcher à son enterrement.

Toute la famille et les invités, mangèrent de bon appétit et le repas fini, le cortège funèbre se mit en marche. En tête, on portait le cercueil vide derrière s'avancait le lépreux conduisant lui-même son propre deuil; ensuite, vint le fils *désolé* et les autres plus affligés que lui. Arrivé au bord du tombeau, le lépreux fit sa toilette, revêtit avec une visible satisfaction les habits de mandarin, avala une bonne quantité d'opium et.... se coucha dans le cercueil. Son fils ferma le couvercle, enfonça les clous de sa propre main, et le cercueil fut descendu dans la fosse, en présence de la famille, des invités et d'une foule de personnes qui accoururent pour voir l'horrible cérémonie.

JOSEPH DE KRONHELM.

LES VOIX DU TOMBEAU

CREPUSCULE MYSTIQUE

Se reposer le soir à l'ombre sous les cieux,
Avec un pan d'espace infini sur les yeux,
A cette heure où le jour agonise et recule,
Ecouter les rumeurs du pâle crépuscule,
Tandis que la grand'ville aux souffles d'ouragan
Grouille dans le lointain comme un vivant volcan;
Oublier le fracas de la vie et du monde,
Respirer seul, bercé dans une paix profonde,
L'atmosphère en parfums des fraîches nuits d'été,
Posséder la nature, au soir plus en beauté,
Sentir au fond du cœur une mystique flamme
Venir de l'invisible et marier son âme
Aux esprits lumineux qui peuplent l'infini,

C'est se faire sur terre un solitaire nid
De ses pensers sertis avec les fleurs du rêve,
C'est commencer le soir un songe qui s'achève
Avec le jour divin qui meurt à l'horizon,
C'est quitter en esprit sa charnelle prison
Pour rejoindre les morts qui remplissent l'espace,
C'est prier pour celui qui chancelle et qui passe
De la terre d'épreuve aux sphères des esprits ;
C'est sentir l'ange en soi, c'est savoir tout le prix
Que donne au cœur humain la prière isolée,
C'est monter comme un dieu vers la voûte étoilée,
C'est marier son âme aux flambeaux radieux
Que le doux crépuscule appelle dans les cieux,
Et ce moment du soir qui ressemble à l'aurore
Où la fleur de la nuit mystique est près d'éclorre.
A cette heure douteuse où la lumière fuit,
Où le jour expirant semble étreindre la nuit.

Paris, septembre 1886.

JULIEN LARROCHE.

QUESTIONNAIRE THÉOSOPHIQUE ÉLÉMENTAIRE

AVANT-PROPOS (1)

La donnée Théosophique, dont la réapparition date, en ce moment, de vingt années à peine, est cependant assez répandue déjà, surtout dans les pays de langue anglaise ; mais il n'y a nulle part encore d'œuvre didactique permettant à un débutant de trouver l'exposé graduel et suffisamment étendu des principaux points de la doctrine.

La lacune est d'autant plus vivement sentie en France que les lecteurs Anglais, Américains, Australiens et Indiens ont à leur disposition maints ouvrages théosophiques écrits dans leur propre idiome, tandis qu'il n'y a que très peu de travaux de ce genre publiés en France.

Nous avons donc pensé faire une œuvre utile en présentant, sous la forme d'un Questionnaire, les réponses sommaires aux principales questions théosophiques qui nous intéressent communément.

N'ayant pas non plus la prétention de sortir des bornes d'un résumé élémentaire, nous aurions pu nous en tenir à l'exposé des quatre points les plus urgents, savoir : la Constitution humaine occulte, le processus *post mortem*, le Karma et la Réincarnation qui sont certainement les jalons du premier champ théosophique à labourer. Mais une telle limitation, dans un pays aussi peu au courant que le nôtre de ce qui a trait à la Théosophie,

(1) Br. in-18 de 108 pages ; 4 fr., 4 fr. 10 port payé.

aurait pu faire se méprendre sur l'étendue et l'importance de cette splendide philosophie qui prétend s'approcher le plus possible de la Vérité, et nous avons élargi notre programme jusqu'à lui faire dire un mot du monde, en général, et de la terre, en particulier.

Nous avons aussi fait pressentir les applications de la Théosophie à la vie de relation. Une doctrine vraiment fondamentale doit éclairer tous les problèmes de l'existence, depuis les immanents jusqu'aux plus contingents.

Le fond du présent essai n'est que le reflet de notre faible savoir, résultat des enseignements des principaux Théosophes actuels, H. P. Blavatsky (1), E. Sinnett, Annie Besant, C. Leadbeater, et autres. Aussi ne méconnaissons-nous pas l'imperfection de notre travail et ne doutons-nous pas qu'on ne puisse sûrement l'améliorer. Nous n'avons la prétention que d'avoir ouvert la voie, d'avoir voulu aider les débutants, et nous sollicitons toute l'indulgence des personnes qui voudront bien nous lire.

D. A. COURMES.

Directeur, à Paris, de la *Revue Théosophique* le LOTUS BLEU 7 octobre 1896.

M. le capitaine de vaisseau D. A. Courmes, est un spirite de la première heure ; il a pensé, avec le maître Allan Kardec, dont il fut l'ami, que l'enseignement premier donné par les invisibles, dans le Livre des Esprits, devait être parfait et toujours mis en accord avec notre avancement intellectuel et moral ; or, M. D. A. Courmes, tout en restant spirite, il nous le disait il y a quelques jours, a aussi la conviction que la théosophie ouvre d'autres horizons à ses frères en croyance, et son but, en éditant son questionnaire, est de mettre à la portée de tous une nouvelle branche du savoir humain, qui compléterait heureusement les données actuelles sur le spiritisme.

M. Courmes est un homme d'étude, de grand savoir et de bonne foi ; lisons son questionnaire, pour ne pas rester étrangers aux vérités nouvelles, si intéressantes, dit-il, et pour en bien juger, selon notre discernement.

P.-G. L.

L'EVE NOUVELLE, par JULES BOIS. Ce vol. in-18, prix 3 fr. 50, est en lecture ; il est très intéressant dans la forme et dans le fond, nous nous empresserons d'en donner le compte rendu.

UN CAS DE DEMATÉRIALISATION PARTIELLE du corps d'un médium, enquêtes et commentaires, par M. A. AKSAKOF, in-18 de 224 pages, 3 fr. 50. Le n° prochain de la revue donnera l'analyse de cet intéressant volume.

Nous avons en lecture deux volumes en allemand : 1° DER MAGNETISMUS ALS HEILKRAFT, par VON PAUL J. ROHM, Keilmagnetiseur ; 2° Die Magie des XIX. Jahrhunderts, par VON URIARTE, petit in-quarto de 186 pages relié, avec figures sur la couverture et dans le texte, imprimé par un maître typographe sur papier velin 7 mark 50.

Une personne amie nous fera l'analyse de METASTASIS de notre vieil et fidèle ami le vénérable pasteur W. M. TOMLINSON ; nous serons heureux de trouver un véritable poète dans ce vigoureux penseur.

Le même ami fera le compte rendu de LA MORT ET L'AU-DELA, par ANNIE BESANT ; on nous dit un grand bien de cette œuvre (aussi en anglais) in-18 de 136 pages, 1 fr. 50.

(1) *La Clef de la Théosophie*, par Mme H. P. Blavatsky, n'a de commun avec le présent opuscule que sa forme aussi en *Questionnaire*. C'est une œuvre magistrale, traitant de parties ardues, et qui n'est pleinement accessible qu'à des étudiants déjà avancés.

Nous donnerons aussi le compte rendu du volume de M. le Dr Lucien Moutin : **LE DIAGNOSTIC DE LA SUGGESTIBILITÉ**.

Nous publierons, dans le cahier prochain, l'avant-propos d'une très intéressante brochure, intitulée **PENSEES SUR LES RELIGIONS DE L'AVENIR**, par M. F. DASTUGUE.

BULLETIN DES SOMMAIRES

AVIS. — Nous publions régulièrement le sommaire des Revues étrangères dont la traduction en français nous est envoyée du 10 au 15 de chaque mois.

Le Messager (Liège). — Causeries sur les mondes (fin), par STELLO. — Le spiritisme et les savants : Sardou spirite, L. G. — Une maison hantée à Ath. — La politique de l'Eglise.

Le Moniteur spirite et magnétique (Bruxelles). — Le directeur, M. B. Martin annonce à ses lecteurs que ce journal, qui entre dans sa 21^{me} année, paraîtra désormais avec 16 pages au lieu de 12. A cet effet il fait appel au concours de tous ses abonnés afin qu'ils amènent de nouveaux adhérents qui aident à couvrir les grands frais que la rédaction s'impose. — Le périsprit, par E. VOLPI. — L'immortalité, par J. F. — Evangile selon St-Luc, chap. X, commenté par LAMENNAIS. — Le mouvement spiritualiste à Anvers, par L. LAUREYS. — Sardou et le spiritisme, B. M.

La Paix universelle (Lyon). — Le spiritisme dans les arts et au théâtre, par J. BOUVÉRY. — Le psychisme expérimental, par AMO.

La Vie d'outre-tombe (Charleroi). — Au-delà de la mort, par CH. FRITZ. — Conférence de L. Denis à Lyon, par H. SAUSSE. — Séance de la Fédération spirite. — Commémoration des morts à l'occasion de la Toussaint. — Communications d'esprits souffrants.

Le Phare de Normandie (Rouen). — Ce que Mme Olympe Audouard pensait du spiritisme, par DÉMOPHILE. — La photographie de l'âme et de la mort (*l'Eclair*, 7 novembre 1896). — Etude phrénologique, par R. N. — Témoignage d'un savant.

La Lumière (Paris-Auteuil). — Amour universel, théorie et pratique. Lettre ouverte à Amo, par AUR. — La doctrine d'Aristote et le périsprit, par MARC. — Les horreurs du présent, par JOSEPH DE KRONHELM. — Bibliographie : Le prophète de Tilly, Pierre-Michel-Elie-E. Viatras, par HAB. LUCIE GRANGE. — Dans les temples de l'Himalaya par AUR. — Un cas de dématérialisation, par MARC. — Petit bulletin, par LA DIRECTION. — *Revue universelle*, par le Dr LUX : L'infra-électri-

cité et la photographie à la lumière noire. — Alchimie moderne. — Catholicisme et américanisation. — Les missionnaires hindoues. — La photographie de l'âme et de la mort. — La dame blanche. — Pepi, etc.

L'Humanité intégrale, organe immortalist (Paris). — Page documentaire, page d'album, par A. DE ROCHAS. — Quelques réflexions à propos de Dieu, par E. DI RIENZI. — Humanisme intégral, par LÉOPOLD LACOUR. — Coopération d'œuvres par J.-C. CHAIGNEAU.

La Curiosité (Nice). — Les charmeurs. intéressant article, par le Dr PASCAL. — Commentaires, par le COMTE DE NOÉ. — Varia. — Compte rendu des ouvrages nouvellement parus, par le COMMANDANT AYNES.

La Religion universelle (Nantes). — Règne de l'esprit pur, ouvrage mystique publié par M. LESSARD. — Du parti que l'on peut tirer de la colonisation pour résoudre le problème social, par P. VERDAD. — Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen, par COURTÉPÉE. — A propos de la vie immortelle et du culte des morts, par L. MÉNARD. — L'affaire Diane Vaughan. — La célébration du dimanche, par P.-J. PROUDHON. — Souscription permanente pour cet organe de régénération sociale.

Le Progrès spirite (Paris). — Du rôle des médiums dans les communications spirites, par LAURENT DE FAGET. — Connaissance de soi-même, par ALLAN KARDEC. — Le spiritisme et Sardou, par JULES HURET.

Revue scientifique et morale du spiritisme (Paris). — Caractère positif de la philosophie spirite, par GABRIEL DELANNE. — La fonction du spiritisme, par AMO. — Conférence du Dr Baraduc. — Télépathie et spiritisme, par J. DE KRONHELM. — Spiritisme expérimental, par L. DELATTRE. — Les idées saugrenues d'une vieille tête, par P. GRENDÉL. — Lettre de M. Bouvery et réponse de M. d'Oyrières.

Le Lotus bleu (Paris). — La loi du sacrifice et les mystères de la création,

par MARIUS DECRESPE. — Karma (fin), par ANNIE BESANT. — Pour l'Occident, par GUYMIOT. — Une épreuve astrale, par G. — Demandes et réponses, par P. — Là-bas, poésie, par J.-P. CLARENS. — Echos du monde théosophique, par D.-A. C. — Evolution cosmique (doctrine secrète), suite.

Le Voile d'Isis (Paris). — La doctrine de l'unité de l'univers, par SATURNUS. — Essai sur les finalités primaires de l'homme, par ST.-LANNES. — Un lit qui marche tout seul (*Journal de Saône-et-Loire*).

L'Initiation (Paris). — Les grands messagers divins, par PAPUS. — Sur la pensée, par GUYMIOT. — L'art d'oublier, par PRENTICE MULFORD. — Le bab et le babisme, par S. — Du progrès dans l'humanité, par JACQUES BRIEU. — Congrès psychologique de Munich, par DE THOMASSIN. — Les trois portes du temple, par MICHAEL. — La légende de Ta-Mo, par ZEFFAR. — Au démiurge, poésie, par FABRE DES ESSARTS.

L'Isis moderne (Paris). — Le jour des morts, par ALASTER. — Atmosphère fluïdique de l'homme, par le Dr BARADUC. — Naundorff, père du néo-spiritualisme, (suite), par JULES BOIS. — Réponse du naturaliste au mythologue, par LOUIS MÉNARD. — La Qabalah, par MAC-GREGOR. — Le cas de miss Mary J. Fancher, par ABRAHAM-H. DAILEY. — L'idéal d'une religion universelle, par VIVÉKANANDA. — L'envoûtement de gloire, par UN PÉLERIN DE L'INFINI.

Rivisti di studi psichici (Milan et Padoue). — Rêve télépathique, par le capitaine ARIGNENTE DI FRASSELLO. — La télépathie, par le DOTT. G.-B. ERMACORA. — Le cas de Mlle Couédon. — Découverte faite en rêve. — Bibliographie : Albert de Rochas; l'extériorisation de la motricité. — Les dernières expériences avec Eusapia Paladino à Paris et à Bordeaux. — La valeur du témoignage des personnalités médianiques et l'hypothèse spirite.

Revista Constancia à Buenos-Ayres. — Sanctification du suicide, par COSME MARINO. — Conférence donnée à la Société Constancia par OVIDIO RERUBI. — La voix de Dieu, par AMALIA DOMINGO SOLER. — Bouddhisme et Christianisme, par MANUEL NAVARRO MURILLO. — Notre humble opinion, par trois étudiants spirites de Barcelone. — L'expérience, par MAGIN MORERA Y GALICIA.

Il Vessillo spiritista à Vercelli (Italie). —

Dieu, communication spirite Esprit Raphaël. — Compte-rendu de l'Assemblée de la Société l'Union Kardéchiennne. — Pour le spiritisme scientifique, par le professeur G. VESPASIANI. — Quelle est cette mystification ? par V. CAVALLI. — Phénomènes spirites spontanés en Serbie et Croatie, par IVAN KNOAR IVANOV. — Autres phénomènes spirites spontanés à Florence, par la comtesse MAINARDI. — Une Dame Blanche qui peut être un Esprit. — Un lycée spiritualiste progressif, par VIRGINIA PAGANINI. — Télépathie avec effets nerveux à distance. — Sardou et le spiritisme. — Le bon sens d'un chien.

Revue de la France moderne (Paris). — Etre célèbre, par GABRIEL PRÉVOST. — Delenda Carthago, par MARCEL DE BALIEHACHE. — La femme à travers les âges, par LOUIS DE VAULTIER. — Le mystérieux dans l'Hindoustan, par ISMALA. — O altitudo, par A. de LAUTREC-TOULOUSE. — La Hongrie et son millénaire, par LA TRAMERIE. — Bibliographie, comptes rendus très intéressants des dernières nouveautés parues.

La Revue des femmes russes, organe du féminisme international (Paris-Neuilly). — Le Féminisme au point de vue sociologique, par comte PIERRE DE KAPNIST, général de KIRÉEF, de MAXIMIN et MONROE. — Prima-Donna, par M. KRASSOF. — La religion nouvelle, par OLGA DE BEZOBRAZOW. — Congrès international des intérêts féminins en Suisse, par AUGUSTE DE MORSIER. — La législation dans la question du salaire de la femme mariée, par CLOTILDE DISSARD.

La Géographie (Paris). — Le Passé, le Présent et l'Avenir du Gulf-Stream, par PAUL COMBES. — Autour du pôle Nord, par J. LÉOTARD. — L'Islam dans la Guinée française, par G. PAROISSE. — Explorations en Australasie, par J. LÉOTARD. — Panama, par CAPTAIN WILLIAMS. — Les Trombes de sable dans les déserts africains, d'après RAOUL PICTET.

Deux nouvelles publications nous ont été adressées *El horizonte* à Ocana, Colombia-Santander, et *Perdao, Amor et Caridade*, organe du groupe spirite « Esperança e Fé » distribué gratuitement à Franca, Etat de San Paulo.

D. A. COURNES, Questionnaire théosophique élémentaire, prix, 1 fr.

Le Gérant : H. JOLY.

Ouvrages d'ALLAN KARDEC sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (Partie philosophique), contenant les principes de la doctrine spirite. — Vol. in-12, 33^e édition. Prix : 3 fr. 50 c.

Edition de luxe reliée avec portrait de l'auteur. Prix : 5 fr.

Le Livre des Médioms (Partie expérimentale). Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations, 1 vol. in-12, 20^e édition. Prix : 3 fr. 50.

L'Evangile selon le Spiritisme (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 20^e édition. Prix : 3 fr. 50.

Edition de luxe, reliée avec portrait de l'auteur. Prix : 5 fr.

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur

la situation des Esprits dans le monde spiritue et sur la terre, 1 vol. in-12, 11^e édition. Prix : 3 fr. 50.

La Genèse, les Miracles et les Prédications selon le Spiritisme, un vol. in-12, 5^e édition. Prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. Prix : 3 fr. 50.

Le répertoire du Spiritisme, par M. Crouzet, avocat, 3 fr. au lieu de 5 fr. Guide précieux pour les spirites qui veulent faire des recherches dans les treize premières années de la *REVUE* et les six ouvrages fondamentaux.

Le Livre des Esprits, des Médioms, Ciel et Enfer, en anglais, reliés, 3 vol. Prix : 9 francs chacun.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 37^e édition, 1 fr.

Le spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 cent., 0 fr. 20 port payé : vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste 2 fr. 60 cent.

ÉDITIONS EN LANGUES ANGLAISE, PORTUGAISE ET RUSSIE

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 centimes ; par la poste 15 centimes.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 cent ; par la poste 0 fr. 20 ; vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

EN VENTE : Buste d'Allan Kardec.

Bronze de 0m.30 de hauteur : 60 francs. 0m.20 : 40 francs..
Portrait-carte d'Allan Kardec, 1 fr. — Carte album.....
Grand portrait d'Allan Kardec.....
Tableau-gravure du Médium Fabre.....
Portrait du Curé d'Ars et du Dr Demeure, chacun.....
Tête de Christ, 3 grandeurs : 5 fr., 3 fr. 50, 1 fr. 50.
5 photographies spirites, obtenues par William Crookes.....
3 dessins médianimiques de Victorien Sardou.....

2 fr. •
3 fr. 50
5 fr. •
1 fr. •
8 fr. »
6 fr. »

Abbé (l') Almignana. — Du somnambulisme, des tables tournantes et des médiums, considérés dans leurs rapports avec la théologie et la physique..... 0 fr. 50

Sir Alfred Russell Wallace, savant naturaliste anglais. Les miracles et le moderne spiritualisme. Broché..... 5 »
Relié..... 6 »

Ouvrage in-18 carré de 400 pages (orné du portrait de l'auteur) ; très belle édition.

Jesupret fils, Catholicisme et spiritisme. 1 »
Livre mis à l'index par le Pape. (Décret du Vatican du 9 avril 1892.)

Rouzel, Spiritisme et occultisme..... » 50
Brochure in-12 de 72 pages, pouvant servir à la propagande.

— Magnétisme et spiritisme..... 5 »
M. Rouzel a réuni, dans ce volume, la quintessence de toutes les recherches dans le domaine du magnétisme depuis Mesmer.

Palazzi (G.). (Traduction de A. DUFILHOL.

ancien commandant supérieur.) Les occultistes contemporains sont-ils réellement les continuateurs de la doctrine des initiations antiques?..... » 30

Bonnefont, Leçons de spiritisme aux enfants. 0 25

Compte rendu du Congrès spirite international tenu à Paris en 1889, pendant l'Exposition universelle, 40,000 adhérents représentés ; volume in-8^o de 460 pages, renfermant tous les rapports et tous les discours, qui ont été prononcés du 9 au 16 septembre ; illustré franco..... 4 »

Crookes (William), Recherches sur les phénomènes spirites, la force psychique, illustré 3 fr. 50
Travaux d'un savant chimiste, membre du bureau de la Société royale de Londres.

Alexandre Aksakof, conseiller d'Etat de sa Majesté l'Empereur de Russie, ANIMISME ET SPIRITISME, volume in-8^o, illustré de 700 pages sur papier de luxe. Traduction de B. Sandow... 10 »

Publications spirites et spiritualistes périodiques

Le Messager, journal bi mensuel, à Liège (Belgique). — Union postale, 5 fr. par an.

Le Moniteur spirite et magnétique, bi-mensuel, 100, rue de Mérode, à Bruxelles (Belgique). — Union postale, 3 fr. 50.

Annales des Sciences psychiques, paraissant tous les deux mois, dirigées par le Dr DARIEX, 6, rue du Bellay, Paris. — 12 fr. par an.

L'Humanité intégrale, mensuelle, Paris, 20, avenue Trudaine. — 6 fr. par an.

Le Phare de Normandie, revue mensuelle, 29, rue des Charrettes, à Rouen (Seine-Inférieure). — 3 fr. 50 par an.

La Vie d'Outre-Tombe, revue mensuelle de la fédération des groupes spirites de Charleroi (Belgique), chez M. Ch. FRITZ, 7, passage de la Bourse à Charleroi. — Union postale, 3 fr.

La Lumière, revue mensuelle, 97, boulevard Montmorency, Paris-Auteuil. — 6 fr. par an, Etranger, 7 fr.

La Religion universelle, paraissant tous les trois mois, 3, rue Mercœur, à Nantes (Loire-Inférieure). — France, 5 fr. par an. Etranger, 6 fr.

La Curiosité, journal de l'occultisme scientifique, à Nice, du 2 novembre au 2 mai; à Tours, du 1^{er} mai au 1^{er} novembre. — 25 numéros, 5 fr.

La Paix universelle, bi-mensuelle, 5, cours Gambetta, à Lyon. — 3 fr. par an.

Revue scientifique et morale du Spiritisme. Mensuelle. France, 7 fr. par an. Etranger, 10 fr. — 5, rue Manuel, Paris.

Journal du Magnétisme, mensuel, 23, rue St-Merry, Paris. — France, 6 fr. par an.

Le Lotus bleu, revue théosophique mensuelle, rue Chaussée-d'Antin, 11, Paris, 10 fr. par an.

L'Initiation, revue mensuelle. Paris. — 10 fr. par an.

Le Progrès spirite, journal mensuel, Paris. 5 fr. par an. — Etranger, 6 fr.

Proceedings of the Society for psychical Research, revue trimestrielle très importante; chaque numéro, formant un volume, 4 fr. 50; chez KEGAN PAUL, TRENCH, TRUBNER et Cie. Ludgate Hill, à Londres.

Borderland, importante revue de 96 pages, trimestrielle, dirigée par M. STEAD, 125, Fleet-Street E. C. London. — 3 fr. le numéro à Paris.

Light, journal hebdomadaire, 2, Duke Street, London recommandé. — 13 fr. 50 par an.

Philosophical Journal, hebdomadaire, à San-Diego, cal. (Etats-Unis). — 13 fr. par an.

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation-Street, à Manchester. — 9 fr. par an.

The Banner of Light, journal hebdomadaire, dai Boston, Mass, 9, Bosworth Street. — 13 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS; Chicago-Illinois. — 1 dollar par an.

The Harbinger of light, mensuel, à Melbourne (Australie). — 8 fr. par an.

Light of Truth, journal hebdomadaire publié à Cincinnati, Ohio, 7512 Race Street: C. STOWELL éditeur. — 1 dollar par an.

Annali dello Spiritismo, mensuel, Turin, via Ormea n° 3. — 8 fr. par an (33^e année).

Lux, bulletin de l'Académie internationale pour

les études spirites et magnétiques, via Raffaele Cadorna, 13, Rome (Italie). — 10 fr. Union postale, 13 fr.

Vessillo Spiritista, directeur ERNESTO VOLPI, à Vercelli (Italie). — 2 fr. 60 par an. Etranger, 3 fr.

Revista di Studi psichici, mensuelle; rédacteurs, J. B. ERMACORA à Padoue, via St-Gaetano, 3.380, et Dr GIORGIO PINZI, à Milan, via monte di Pietro, 11. — 8 fr. par an.

Revista Espirita, mensuelle, à Barcelone (Espagne), riera de San Juan, n° 31. — 46 reis par an.

La Fraternidad universal, revue mensuelle, Bailen, 39.30, à Madrid (Espagne). — Etranger, 10 fr. par an.

La Irradiación, revue bi-mensuelle, dirigée par E. GARCIA, Barrio de D^{na} Carlota, Puente Vallecas, Madrid. — 6 fr. par an. 10 fr. pour l'étranger.

O. Psychismo, revue portugaise, 231, rue Augusta, à Lisbonne.

Reformador, mensuel, rua da Alfendega, n° 342, à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Constancia, revue hebdomadaire, directeur, COSME MARINO, Andes 444, à Buenos-Ayres (République Argentine). — 10 pesos ou 15 fr. par an.

Revista Spiritica, mensuelle; directeur, M. S. MOURA, à Bahia (Brésil).

La Nueva Alianza, à Cienfuegos (Ile de Cuba).

La Luz, periódico libre-pensador, calle lateral del Sur, à Porto-Rico.

Luz Astral, bimensuel, à Buenos-Ayres, passage Sarmiento, 6. — 1.80 par trimestre.

A. Luz, bi-mensuel, rua 15 de Novembro, 25, à Curitiba, Etat de Parana (Brésil).

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2^e à Barcelone. — Trimestre, 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou); directeur, CARLOS PAZ SOLDAN.

La Estrella Polar, Gracia 11 y Hannôver, 29, à Mahon (Espagne).

O Religio Spiritica, mensuel, à Rio-Grande-do-Sul (Brésil).

La Revelación, mensuel, calle de San Francisco n° 44, à Alicante (Espagne). — Etranger, 7 pesetas 50 cents.

La Revelacion, mensuel, Dr M. F. M. PACHECO SACARRAS, Romualda, n° 2, Caracas (Venezuela).

Verdade et Luz, mensuel, 4, rua da Independancia, à Sao Paulo (Brésil).

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt (Organ der wissenschaftl. Verein «Sphinx»), mensuel. Rédacteur MAX RAHN, à Berlin, N. Eberswalder Str. 16, 6 Mark par an.

Psychische Studien, journal mensuel, sous la direction d'Alex. AKSAKOF. Editeur, O. MUTZE, Leipzig, Lindenstrasse, 4. — Prix, 5 marks par an.

Le Sphinx, à Steglitz ol Berlin (Allemagne). Directeur: jur Hübbe-Schleiden (Organ der theosophischen Vereinigung: mensuel. — 1 fr. 50 le n°.

Neue Spiritualistische Blätter, directeur Dr CYRIAX, à Friedenau-Berlin, wochentlich.

Le Rébus, hebdom. 67, Perspective Newsky, Dr M. PRIBYTKOFF, à St-Petersbourg (Russie). 13 fr.

Sphinx, revue mensuelle. Directeur A. J. RIKO. La Haye (Hollande).

Revista Noua, revue mensuelle illustrée, grand in-4^e, sous la direction de B. P. HASDEU. Str Berzei, 59, à Bucharest (Roumanie).

Norgendœnringen, mens, Skien (Norvège).